

**LETTRES**  
**DE MILADY**  
**WORTHLEY MONTAGUE,**  
Écrites pendant ses Voyages en  
diverses parties du Monde ;  
**TRADUITES DE L'ANGLOIS.**  
**TROISIEME PARTIE,**  
*Pour servir de Supplément aux deux*  
*premieres.*

On y a joint une Réponse à la Critique que le  
Journal Encyclopédique a faite des deux  
premieres Parties de ces Lettres.

*Par M. G... de Marseille.*

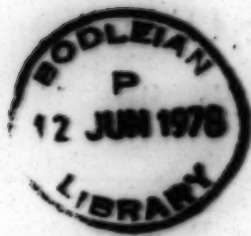


**A L O N D R E S,**  
*Et se trouve à PARIS,*  
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue  
S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S.  
Benoît, au Temple du Goût.

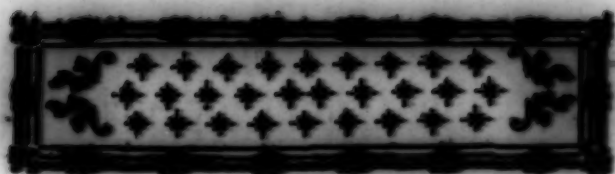
---

---

**M. DCC. LXVIII.**







## P R É F A C E.

**M**ILADY MONTAGUE est une des femmes les plus célèbres de ce siècle ; & ce n'est pas seulement à son esprit & à ses talens qu'elle doit sa célébrité : c'est à elle que toute l'Europe est redevable de l'établissement précieux de l'inoculation ; le souvenir seul de ce bienfait suffiroit pour honorer sa mémoire.

On prétend que Milady Montague , croyant avoir à se plaindre de l'ingratitude de ses Compatriotes , se reprochoit , sur la fin de sa vie , de

#### iv *P R É F A C E.*

leur avoir donné l'inoculation. Je ne sçai pas si ses plaintes étoient fondées ; mais elle n'étoit pas digne de faire du bien aux hommes , si elle étoit fâchée d'en avoir fait à des ingrats.

Milady Montague avoit beaucoup d'esprit naturel ; l'étude de la Littérature , la connoissance des Langues , le commerce des gens de Lettres , & les voyages avoient étendu & fortifié en elle les dons de la nature. Elle écrivoit avec beaucoup d'élégance , en Prose & en Vers ; on a d'elle plusieurs piéces de Vers agréables ; on ne connoît en Prose que ses Lettres , qui ont eu le plus grand succès en Angleter-

## P R É F A C E. v

re, & dont la Traduction (a), quelque inférieure qu'elle puisse être à l'Original, n'a pas été moins bien accueillie en France. On a appelé *Milady Montague la Sévigné d'Angleterre* ; mais selon les Auteurs de la *Gazette Littéraire*, ( *Tom. I. pag. 121.* ), elle n'a ni la rapidité & la variété du style de Madame de Sévigné, ni son imagination vive & sensible. C'est une élégance charmante, nourrie d'une érudition qui feroit honneur à un Savant, & qui est

---

( a ) On en trouve encore des exemplaires chez la Veuve Duchêne, Libraire, rue Saint-Jacques.

vj *P R É F A C E.*

tempérée par les graces. Il regne sur-tout dans les Lettres de la Dame Angloise , un esprit de liberté & de Philosophie qui caractérise sa nation. Madame de Sévigné sent beaucoup plus qu'elle ne pense. Madame de Maintenon écrivoit quelquefois ce qu'elle ne pensoit pas. Milady Montague écrit tout ce qu'elle pense. Les Lettres de deux Françaises n'intéressent que leur Nation; celles de Milady Montague semblent faites pour toutes les Nations qui veulent s'instruire.

Lorsqu'en 1716 , son mari fut nommé Ambassadeur en Turquie, elle l'accompagna, &

**P R É F A C E.** vij

fit le voyage par terre; elle passa par la Hollande & l'Allemagne, & traversa des pays qu'aucune personne de considération n'avoit visités avant elle depuis plus de six cents ans. Elle passa par Péterwaradin, par les déserts de la Servie, par Philippopolis, par le Mont Rhodope, par Sophia. Ensuite, lorsqu'elle revint par mer, elle vit avec attention les lieux que l'Iliade a célébrés. Ainsi, après avoir parcouru la Patrie d'Orphée, elle observa le théâtre de la Guerre chantée par Homere. Elle voyageoit, l'Iliade à la main, & quelquefois elle paroît animée de son esprit.



## viii *P R É F A C E.*

Son rang, sa curiosité, & une légère connoissance de la Langue Turque lui ouvrirent l'entrée de tout ce qui est fermé & inconnu pour jamais aux étrangers. On a même prétendu qu'elle avoit été admise aux secrets les plus intimes du Sérail du Grand-Seigneur. On fit, à ce sujet, en Angleterre un conte assez scandaleux, dont Milady Montague accusa Pope d'être l'auteur. Pope s'en défendit publiquement par une plaisanterie plus injurieuse à Milady Montague que le conte même ne l'étoit. Elle avoit été fort liée avec lui ; ils s'étoient brouillés, je ne sçais pour quel sujet;



## **P R É F A C E. ix**

mais le ressentiment d'une femme offensée est terrible. Milady composa contre ce Poëte une satire d'une violence & d'une énergie où l'on a peine à reconnoître le ton d'une femme aimable. Juvenal n'a rien fait de si amer.

Les nouvelles Lettres, dont on donne ici la Traduction, sont évidemment de Milady Montague. On n'a jamais contesté en Angleterre l'authenticité des premières ; mais on n'a pas craint en France de publier que ce n'étoit qu'un Roman. M. le B\*\* de T... qui a vécu plusieurs années à Constantinople , employé par notre Ministère , a accredité

## ★ P R É F A C E.

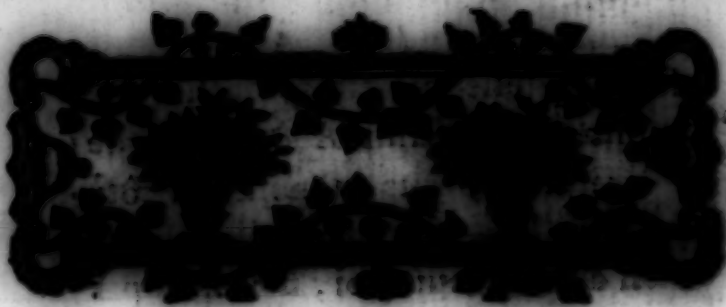
cette opinion , par une critique de ces Lettres imprimée dans le *Journal Encyclopédique* ( *Nov. 1765* ) Un homme d'esprit qui a passé plusieurs années au Levant à répondu à cette critique , & c'est sa réponse qu'on trouve à la fin de ces nouvelles Lettres. Le Public prononcera entre ces deux autorités. Nous ne dirons qu'un mot sur cette dispute. Si Milady Montague , avec le desir le plus ardent de tout voir , & les moyens de bien voir , s'est trompée si souvent , à quel Voyageur , à quel Historien faudra-t-il se fier ? Si elle a voulu tromper ceux à qui elle écrivoit , à qui se fier encore ? On pourroit aussi demander

## **P R É F A C E.    xj**

aux Auteurs du Journal Encyclopédique, si prévenus contre ces Lettres & en faveur de la censure, qu'ils ont publiée eux-mêmes, quelle est leur règle de critique pour déférer plutôt à l'autorité du François, qu'à celle d'une Ambassadrice beaucoup plus à portée que lui d'être bien instruite,



**NOUVELLES**




NOUVELLES  
L E T T R E S  
D E M I L A D Y  
W O R T H L E Y - M O N T A G U E .

---

L E T T R E L I I I

*A Lady \*\*\*. Le 13 Janvier 1715-16.*

 E vois par tout ce que vous  
me dites dans votre dernière  
Lettre, que Madame  
D\*\*\* est déterminée à épou-  
ser son vieux Curé : elle a toujours été  
du parti de la Haute-Eglise, & vous  
*III Partie.* A

(2)

savez qu'elle parloit de Sacheverel  
comme d'un Saint Apôtre, digne  
d'être placé, tout au moins, à côté  
de Saint Paul. Cependant il n'est pas  
rien d'autre pour moi, si ce n'est pas  
l'homme, plus encore que l'Apôtre,  
que Madame D\*\*\*. recherche dans  
ce mariage. Quoiqu'elle ait ses qua-  
rités, je peux vous assurer qu'elle  
est bien loin d'être froide & in-  
sensible. Son feu peut être couvert  
de cendres, mais il n'est pas éteint.  
Ne soyez pas la dupe de son air sérieux  
& mystique : cette chaleur apparente  
de dévotion est souvent une marque  
assez sûre de celle des passions ; d'ail-  
leurs j'ai en main des preuves, que je  
vous communiquerai quand je vous  
verrai, que notre sainte & savante  
prude est on ne peut pas plus dis-  
posée à se servir des moyens que sup-  
pose le premier des commandemens  
du Créateur, sans s'embarrasser de  
ce qui en arrivera. Il est vrai que co-



Curé est bien dégoûtant avec son nez rouge & bourgeonné , & ses yeux louches : il est impossible d'être plus laid , & ce qui naturellement devoit le rendre sur-tout désagréable pour une personne du goût de Madame D\*\*\* , c'est qu'il est vieux. En vérité je ne sais pas comment ils vivront : il n'a que 40 liv. sterling de revenu ; elle n'a presque rien ; de sorte qu'ils m'ont bien l'air de vivre d'amour & de théologie , ce qui fait une nourriture bien creuse quand elle n'est pas suffisamment assaisonnée de bœuf & de Pou-ding. J'ai cependant engagé notre ami , qui est le Seigneur du Curé , à les traiter favorablement pour leur bail , de sorte que si Madame D\*\*\* , au lieu de passer les journées à lire les ouvrages de Collier & de Hicks , ou de plates traductions de Platon & d'Epictete , vouloit seulement prendre le parti de veiller sur

sa maison , & d'avoir soin de sa basse-cour , ils pourroient être passablement. Il n'y a pas d'apparence que leurs tendres amours les exposent à se voir chargés d'une nombreuse famille à établir & à faire subsister.

J'ai rencontré hier l'Amant qui alloit à la taverne avec sa robe sale , portant un livre sous son bras , sans doute pour amuser sa coterie. Comme Madame D\*\*\* étoit dans ce moment avec moi , je lui montrai cette charmante créature ; elle rougit , minanda , & cita un passage d'Hérodote , qui dit que les Perses portoient de longues robes de chambre. Il est en vérité aussi difficile d'expliquer le goût de certaines femmes pour le mariage , que celui de votre amie Miss S-y pour la craie & le charbon , dont elle dévore tout ce qui lui en tombe sous la main.

Comme le mariage produit les enfans , les enfans produisent les in-

quiétudes & les querelles ; mais les vieux garçons & les vieilles filles prétendent que les querelles sont une des douceurs de l'état conjugal. Vous m'apprenez que votre amie Madame \*\* est enfin accouchée d'un fils, & que son mari qui, à ce qu'il dit, est un grand Philosophe, veut absolument qu'elle nourrisse elle-même cet enfant ; & vous me demandez mon avis là-dessus. A vous parler franchement, la demande de M. \*\* me paroît déraisonnable, parce que la femme est d'une constitution foible & d'une humeur chagrine. Un vrai Philosophe auroit égard à ces considérations, mais un pédant vous jette toujours son système à la tête, & l'applique également dans toutes les circonstances, à tous les temps & à tous les lieux ; semblable à un Tailleur qui voudroit faire un habit au hasard, sans s'embarrasser de la taille de celui pour qui il le destineroit.

Tous ces beaux arguments qu'il tire de la nature pour vous fermer la bouche , n'ont , je vous l'avoue , que très-peu d'autorité sur moi. Ce mot de nature est très-spécieux ; il exprime beaucoup quand il est bien entendu & bien appliqué , mais je ne peux souffrir qu'on en abuse pour justifier ce que le sens commun condamne. La nature n'est-elle pas modifiée par l'art en mille choses ? Cela ne devoit-il pas arriver , & n'est-il pas heureux pour la Société humaine que cela soit ? Voudriez-vous que votre mari laissât croître sa barbe , sous prétexte que cette barbe est un don de la nature ? Ce n'est point la nature qui a fait les Tailleurs , les Tisserands , les Coiffeuses , les Marchandes de modes , &c. Je suis cependant fort aise que nous n'allions pas nus comme les Hottentots. Mais pour ne pas nous écarter de notre sujet , je conviens

que la nature a donné à la mère du lait pour nourrir son enfant ; mais je soutiens en même temps que , si le lait d'une autre femme peut être meilleur pour cet enfant , on doit le préférer sans hésiter : je ne vois pas pourquoi la mère auroit plus de scrupule à cet égard que son mari n'en a eu à préférer le vin de Port ou de Bordeaux , à l'eau de la chaire fontaine que la nature avoit préparée pour étancher sa soif. Si Madame \*\* étoit une femme saine , vigoureuse , qui fit un exercice convenable , se nourrit d'alimens simples , jouit d'un sommeil réglé , & fut exempte de passions violentes , (ce qui n'est pas à beaucoup près , comme nous le savons vous & moi ,) elle pourroit être une très-bonne nourrice pour son enfant ; mais dans l'état où sont les choses , je suis très-persuadée que le lait d'une bonne & belle vache qui pâit tranquillement



dans la prairie, qui ne mange point de ragoût & ne boit point de liqueurs, qui ne prend point d'humeur au cadrille, & ne veille pas jusqu'à trois heures du matin, enivrée du gain qu'elle a fait ou désespérée de la perte, je suis, dis-je, très-persuadée que le lait de cette vache, ou d'une nourrice qui en approcheroit le plus qu'il seroit possible, seroit plus propre à nourrir cet enfant, que le lait de sa mère. S'il est vrai que l'enfant succe les passions de sa nourrice avec son lait, c'est un fort argument en faveur de la vache, à moins que vous ne craigniez que notre petit Gentilhomme ne devienne un veau; mais combien voyons-nous de veaux dans le ( 1 ) grand monde, qui ont

---

( 1 ) Quoique le Traducteur ne puisse pas trouver cette plaisanterie de bon goût, il n'a pas cru devoir la supprimer.



été nourris du lait de leurs meres.

Je vous promets de ne communiquer à personne la dernière Lettre que vous m'avez écrite. Je suis persuadée de la vérité de ce que vous me dites sur les deux Lords rebelles; mais je ne peux rien dans cette affaire. Si je ne suis pas trompée dans mes espérances, je vous verrai avant un mois. Faites mes complimens au Docteur Blackbeard : c'est un honnête homme; mais je n'ai vu de ma vie une physionomie si intolérante cacher un cœur si tendre & si humain. Je m'imagine que les Prêtres de Smithfield qui brûloient les Protestans du tems de la Reine Marie, avoient précisément l'air du Docteur. Si nous étions Papistes, je l'aimerois beaucoup pour Confesseur : son austérité apparente nous donneroit à vous & à moi une grande réputation de

(10)

sainteté, tandis que la bonté & l'indulgence de son cœur conviendroient à merveille à la tiédeur de notre zèle. Adieu, ma chère amie, &c.



A

---

 LETTRE LIV.

A l'Abbé \*\*\*. De Vienne le 2 Janvier 1717, vieux style.

**O**UR, mon cher Abbé, je suis presque fatiguée de la vie que je mène ici : ce n'est pas que je sois ennemie du mouvement & de la dissipation ; & encore moins de l'amusement & du plaisir ; mais je ne peux souffrir long-temps même le plaisir, lorsqu'il est gêné par l'étiquette, & qu'il prend un air d'arrangement. Il est vrai que je me suis fait ici quelques haillons très-agréables ; & ce qui peut-être vous surprendra, c'est que j'ai beaucoup de plaisir à vivre avec mes deux Espagnols, le Comte Orpela & le Général Puebla. Ils sont très-bien venus de l'Empereur, quoiqu'ils pa-

A vj

toissent préparer quelque éclat fâcheux. La Cour de Madrid ne sauroit penser sans regret aux Provinces qui ont été démembrées de la Monarchie Espagnole par la Paix d'Utrecht, & il y a apparence qu'elle saisiroit avec plaisir une occasion de les reconquerir ; mais c'est ce dont je m'embarrasse fort peu. Que l'Espagne ait tort ou raison, j'aime beaucoup ses deux Ministres. J'ai d'abord il y a quelques jours avec eux chez le Comte de Warnebrand, Conseiller Aulique de l'Empire, qui est homme de Lettres, & généralement estimé ici ; mais l'homme de cette Cour le plus distingué par les lumières & les talens, est certainement le Comte Schleik, Grand Chancelier de Bohême, qui joint à une immense lecture un goût délicat & un jugement solide. Il est ennemi déclaré du Prince Eugène, & ami non moins ardent de l'hon-

nôte Maréchal de Stahremberg.

Un des hommes les plus accomplis que j'aie vus à Vienne , est le jeune Comte Tarocco , qui accompagne l'aimable Prince de Portugal. Je suis presque amoureuse de tous les deux , & je ne saurois assez m'étonner de voir des manieres si élégantes , des sentimens si libres & si nobles dans deux jeunes gens qui n'ont encore vu que leur pays. Le Comte est précisément un Catholique Romain comme vous ; il réussit à merveille auprès des beautés dévotes , parce qu'il fait envelopper avec art ses premières ouvertures de galanterie d'un certain ton mielleux & mystique le plus séduisant du monde.

J'ai fait connoissance hier avec le fameux Poëte Rousseau , qui vit ici sous la protection particulière du Prince Eugène , & subsiste de ses bienfaits. Il passe en ce pays pour un esprit fort ; & , ce qui est encore pis



à mes yeux , pour un homme qui ne prend pas dans son cœur les éloges qu'il donne dans ses Poësies à l'honneur & à la vertu. J'aime beaucoup ses Odes ; elles sont bien supérieures aux productions lyriques de tous nos Poëtes Anglois ; nous en avons peu en effet qui aient eu quelque succès dans ce genre de Poësie.

Les Savans ne sont pas nombreux à Vienne ; on y trouve à la vérité un grand nombre d'Alchymistes , & la pierre Philosophale est le grand objet de l'émulation & de la science. Tous ceux qui ont plus de talent & de capacité que le commun des hommes , semblent avoir transporté leur superstition ou leur fanatisme , de la dévotion à la chymie ; & ils croient à une nouvelle ( 1 )

---

( 1 ) On se souviendra que c'est une femme Protestante qui parle.



transsubstantiation aussi inconcevable que l'autre. Cette manie épidémique a déjà ruiné plusieurs grandes Maisons. Il n'y a presque pas un homme riche ou du beau monde, qui n'ait un Alchymiste à son service ; on prétend que l'Empereur lui-même n'est pas ennemi de cette extravagance, quoiqu'il ait affecté de la désapprouver en Public.

Le Prince Eugène a eu la politesse de me montrer hier sa Bibliothèque ; nous l'avons trouvé accompagné de Rousseau & de son favori le Comte de Bonneval, homme d'esprit, qu'on regarde ici comme un homme hardi & ambitieux. Sa Bibliothèque n'est pas très-considérable, mais elle est bien choisie ; cependant comme le Prince n'y admet que des éditions agréables & soignées, il y manque beaucoup d'excellens ouvrages, qui en sont exclus parce qu'ils sont mal

imprimés ; cette ridicule délicatesse a laissé dans cette collection des lacunes désagréables. Tous les volumes sont magnifiquement reliés en maroquin , & l'on a fait venir pour ce travail deux des plus fameux relieurs de Paris. Bonneval me dit plaisamment qu'il y avoit plusieurs *in-quarto* sur l'art de la guerre , qui étoient reliés avec des peaux de Spahis & de Janissaires ; cette plaisanterie me parut d'assez bon goût , & fit éclore un sourire sur la grave physionomie du Héros.

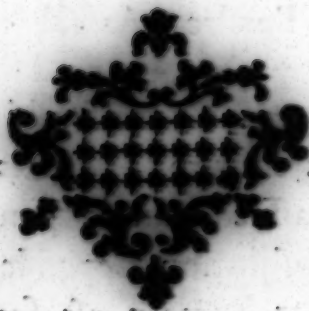
Le Prince , qui aime & connoît les beaux Arts , me montra avec une complaisance particulière , la fameuse collection de portraits qui avoit appartenu à Fouquet , & qu'il avoit achetée à un prix énorme. Il l'a augmentée d'un grand nombre d'autres tableaux , de sorte qu'il a actuellement une collection de ce genre plus

nombreuse que n'en formeroient dix des plus riches cabinets de l'Europe. Si je vous disois le nombre de ses tableaux , vous diriez que j'abuse de la permission de mentir qu'on accorde aux Voyageurs.

On m'annonce le Comte de Tarocco. C'est le seul que j'aye excepté de l'ordre général que j'ai donné ce matin , de ne laisser entrer personne. Il me semble que je vous vois sourire . . . . mais je ne suis pas assez avancée pour avoir besoin d'absolution. Cependant comme le cœur humain est fragile & le Comte très-aimable , vous pouvez bien croire que , si je n'ai pas besoin d'absolution, du moins je ne serai pas fâchée de trouver de l'indulgence... En vérité, il n'y a rien de ce que vous pensez... mais comme je suis hérétique, & que vous n'êtes pas Confesseur , je ne vous ferai point

(18)

d'avent li-dessus. L'objet de la  
visite du Comte est un Bal. En-  
core du plaisir ! en vérité j'en au-  
rai une indigestion. Adieu , &c.



## L E T T R E L V.

*A Monsieur Pope. De Constantinople , le 1 Septembre 1717.*

**L**ORSQUE je vous écrivis ma dernière Lettre, Belgrade étoit entre les mains des Turcs ; mais dans ce moment cette Ville a changé de maîtres , & a repassé dans les mains des Impériaux. Un Janissaire , qui est parti de l'armée Turque devant Belgrade , & qui est arrivé ici en neuf jours , sur les ailes que donne la terreur panique , a apporté à M. Worthley la nouvelle d'une victoire complète remportée par le Prince Eugène sur les troupes Ottomanes. On dit que ce Prince a montré beaucoup de valeur & d'habileté dans cette affaire ; je suis charmée que la voix du devoir &



de l'honneur l'ait arraché des . . .  
*(il s'est trouvé ici plusieurs mots effacés dans le manuscrit.)* . . . deux jours après la Ville se rendit. La consternation que ce revers a répandue ici est inexprimable. Le Grand-Seigneur craignant quelque soulèvement de la part du peuple , dont le ressentiment & l'indignation étoient excités par certains chefs mal-intentionnés, commença , suivant la louable coutume de ce beau gouvernement, par faire étrangler tous ceux qui étoient l'objet de sa défiance impériale. Il ordonna en même tems à son Trésorier d'avancer quelques mois de paye aux Janissaires ; précaution déplacée & superflue , car ils s'étoient fort mal comportés dans cette campagne , & leur licencieuse férocité paroissoit suffisamment calmée par le mépris public. Les fuyards qui reviennent en foule dans cette Capitale , n'ont ni assez de courage ,

ni assez de crédit pour se défendre des outrages de la populace ; les enfans même les insultent , & le peuple leur crache au visage dans les rues. Pendant la bataille ils ont refusé leurs secours pour sauver le bagage & la caisse Militaire , qui étoient cependant vigoureusement défendus par les Pachas & leur suite , tandis que les Spahis & les Janissaires étoient bravement occupés à piller leur propre camp.

Vous allez trouver bien étrange la réponse que je fais à votre aimable Lettre ; vous me donnez un détail très-intéressant de vos liaisons agréables avec des gens d'esprit & de goût, & des momens délicieux que vous passez dans leur société sous des ombrages champêtres ; & moi je vous offre en retour le barbare spectacle des Turcs & des Allemans qui se coupent la gorge. Mais que pourriez-vous attendre d'un pays comme

celui-ci , que les Muses ont abandonné , & dont les Lettres paroissent bannies pour jamais. Les hommes privés n'y ont qu'un objet , c'est le bonheur , & ils ne le cherchent que dans les raffinemens d'une indolente volupté ; ceux qui osent s'exposer sur le Théâtre des affaires publiques, menent une vie environnée d'incertitude , de soupçons & de terreur. Je ne suis pas ennemie du plaisir , sur-tout quand il est convenablement assaisonné & de bonne composition , mais le plaisir qu'on recherche ici doit être bientôt suivi de la satiété. Les ressources de l'esprit , les agrémens de la conversation , les douceurs de la société , sont des biens inconnus aux Turcs : ce n'est pas cependant qu'ils ne fussent capables de les goûter & de les sentir , si l'esprit destructeur de leur Gouvernement n'étouffoit pas le génie , n'éteignoit pas le senti-

ment de la curiosité , & ne réprimoit pas mille passions qui embellissent la vie. La passion du Sérail est presque la seule qui soit ici pleinement satisfaite ; mais elle est tellement défigurée par le sombre despotisme des hommes , & par l'inquiétude & l'avilissement que produit ce despotisme dans les femmes , qu'à mes yeux il ne peut résulter de cette passion que des jouissances très-imparfaites.

Les femmes , il est vrai , ne sont pas aussi étroitement resserrées ici qu'on l'a rapporté. Au sein de la servitude , elles jouissent d'une assez grande liberté , & elles ont des moyens de déguisement qui sont très-favorables à la galanterie ; mais avec toutes ces ressources elles sont toujours tourmentées par la crainte d'être découvertes , & cet accident les exposerait à l'impitoyable ressentiment de la jalousie , monstre qu'on

ne peut appaiser ici qu'avec du sang.

Le faste & la richesse qui régnerent dans les appartemens des femmes du premier ordre, paroissent composer un de leurs plus grands plaisirs ; elles s'amusent beaucoup à faire danser , chanter & jouer des instrumens , une troupe de jolies Esclaves , qu'elles se plaisent aussi à parer superbement ; mais quoique j'aye été séduite au premier coup d'œil de toute cette magnificence , elle est accompagnée d'un air de cérémonie & d'appareil qui me déplut à la longue. Cette roideur & cette formalité dans les manieres est particuliere aux femmes Turques ; car les Grecques sont d'un goût & d'un caractère tout différens. Le plaisir se montre près d'elles sous des formes plus aimables ; leurs personnes , leurs manieres , leur conversation & leurs amusemens ne sont pas dépourvus de graces & d'élégance.

J'ai



J'ai appris, sans beaucoup de surprise, que M. Addison étoit nommé Secrétaire d'Etat; je savois que cette place lui avoit déjà été offerte une fois; il la refusa alors, & je crois en vérité qu'il auroit bien fait de la refuser encote cette fois-ci. Un emploi comme celui-là, & une femme comme la (1) Comtesse, ne me paroissent pas convenir beaucoup à un Asthmatique; & nous verrons peut-être arriver bientôt le moment où il sera bien-aise de résigner l'un & l'autre.

Il a bien fait de renoncer au projet de ce volumineux Dictionnaire dont j'ai entendu parler souvent, à vous ou à quelque autre. Mais finissons là-dessus. Je n'en aurois même pas tant dit, si je n'étois certaine que cette Lettre vous parviendra sûrement sans être ouverte.

---

( 1 ) La Comtesse de Warwick qu'il avoit épousée en 1716.

Il me tarde beaucoup de revoir la terre Britannique , auprès de vous & de M. Congreve , qui avez rendu cette terre *un terrain classique* ; & vous ne refuserez pas de partager cet éloge avec le nouveau Secrétaire d'Etat , quelques raisons que vous ayez d'ailleurs de vous plaindre de lui. Vous êtes les trois plus heureux Poètes dont j'aie jamais entendu parler. L'un est Secrétaire d'Etat ; l'autre jouit noblement d'un doux loisir , en possédant deux emplois lucratifs ; & vous , que votre Religion exclut des places de la Cour & des emplois Civils , vous avez trouvé la pierre Philosophale ; car en faisant passer l'Iliade dans votre creuset Poétique , & en lui donnant une forme Angloise , sans lui faire rien perdre de sa beauté originale , vous avez fait couler à ( 1 ) Twic-

---

( 1 ) Maison de campagne de M. Pope.

kenham les eaux dorées du Pactole. C'est ce que j'appelle trouver la pierre Philosophale , puisque vous seul en avez le secret. A... (1) & T... l'ont cherché , mais sans succès , & si cette épreuve ne leur a pas coûté leur fortune , ils y ont du moins perdu une partie de leur réputation : mais vous , vous avez touché le manteau du Poëte Divin , & il vous a soufflé son esprit. J'espere que nous aurons bientôt l'Odyssée de votre heureuse main , & j'imagine déjà un très-grand plaisir à suivre , dans vos vers harmonieux , le voyageur Ulysse , cet observateur des hommes & des mœurs. Je l'aime bien mieux

---

( 1 ) C'est Addisson & Tickell , qui sont désignés par ces deux Lettres. Lorsque Pope annonça sa traduction de l'Iliade , Tickell publia une traduction du premier Livre sous son nom : mais on l'attribua généralement à Addisson. Cet essai n'eut aucune suite.

que cette tête chande d'Achille , qui faisoit le fanfaron avec son Général , & pleuroit pour sa maîtresse. Il est vrai que l'excellence de l'Illiade ne repose pas sur le mérite & la dignité d'Achille ; j'aurois cependant désiré qu'Homere eût choisi un Héros un peu moins colere & moins fantasque. Un caractère parfait est un être chimérique & hors de nature , & par conséquent la peinture en seroit sans utilité ; mais s'il faut donner au Héros d'un Poëme les faiblesses qui sont l'appanage de l'humanité , il est vrai aussi qu'il ne faut pas en faire un personnage absurde... Je m'apperçois que le ton critique me va mal , ainsi je prends congé de vous , en vous priant de me croire , &c.



---

**LETTRE LVI.**

*A la Comtesse de \*\*\*. De Florence,*  
 ( 1 ) *Samedi.*

**J**E partis de Boulogne dès que j'eus achevé la Lettre que je vous écrivis Lundi dernier ; je vais continuer à vous rendre compte des choses qui m'ont le plus frappée dans le voyage. De mauvais chemins , des rochers & des montagnes , voilà ce que je trouvais de Boulogne à Firenzuola. Entre cette dernière ville & Floren-

---

( 1 ) Comme cette Lettre est le supplément d'une autre que l'Editeur n'a pu se procurer, c'est probablement pour cela qu'elle se trouve sans date. Il y a toute apparence qu'elle a été écrite après que Milady Worthley-Montague eut fini son séjour en Italie.



ce , je m'écartai de ma route pour aller visiter le Couvent de la Trappe ; c'est un ordre Religieux , d'origine François , & le plus austère que je connoisse. Je ne pus contempler sans douleur dans cette triste solitude , jusqu'où peut entraîner l'excès du zèle. Il m'est impossible de me former une idée de ces plaisirs spirituels & mystiques , qui sont mêlés de gémissemens , de soupirs , de faim & de soif , & de toutes les macérations monastiques.

Le profond silence qui est prescrit aux Moines de la Trappe est une des circonstances les plus singulieres de leur regle ; s'il ne leur étoit jamais permis de s'écarter de cette loi , on ne pourroit être tenté de les voir que comme une collection de statues ; mais le Supérieur du Couvent voulut bien en notre faveur suspendre cette loi rigoureuse , & permit à un de ses muets

de converser avec moi , & de répondre à quelques questions que je lui fis avec beaucoup de réserve. Il me dit que les Moines de la Trappe , qui sont établis en France , sont encore plus austères que ceux d'Italie , en ce qu'ils ne boivent point de vin , ne mangent ni viande , ni œufs , ni poissons , & ne se nourrissent que de végétaux.

L'histoire de l'Institution de cet Ordre est très-remarquable , & si l'on ne m'a pas trompée , elle paroît bien attestée , quelque romanesque qu'elle soit. Son Fondateur étoit un Gentilhomme François, nommé Bouthillier de Rancé , homme aimable , livré au plaisir & à la galanterie , & que l'événement suivant plongea dans la plus profonde dévotion. Ses affaires l'avoient obligé de s'éloigner pour quelque tems d'une Dame avec laquelle il vivoit dans les familiarités les plus intimes de l'amour

heureux. A son retour à Paris , il  
 se proposa de surprendre agréable-  
 ment sa Maîtresse , & voulant en  
 même tems satisfaire l'impatient  
 desir qu'il avoit de la revoir , il passa  
 à son Hôtel , & sans se faire annon-  
 cer , il alla droit à son appartement  
 par un escalier dérobé qui lui étoit  
 bien connu. Imaginez , si vous le pou-  
 vez , quel fut le spectacle qui s'offrit à  
 ses yeux , en entrant dans cette cham-  
 bre , qui avoit été si souvent le théâ-  
 tre de son bonheur ! Sa Maîtresse  
 morte ! morte de la petite vérole !  
 ses traits horriblement défigurés !  
 & , qui plus est , cette tête qu'il avoit  
 tant chérie , venoit d'être séparée de  
 ce beau corps , qui n'étoit plus  
 qu'une masse infecte & dégoûtante.  
 Frappé d'un étonnement stupide ,  
 mêlé d'épouvante & d'horreur , il  
 resta quelque tems immobile ; puis  
 s'arrachant à cet affeux spectacle , il  
 renonça au monde pour jamais , &

alla ensevelir son désespoir au Couvent de la Trappe où il passa le reste de ses jours dans le repentir & les austérités . . . . . Mais laissons-là ces tristes objets.

Je ne dois pas oublier de vous dire, qu'avant d'aller à ce Couvent, je voulus voir les montagnes brûlantes qui sont près de Firenzuola, & dont les Naturalistes parlent comme d'une curiosité intéressante. On y voit sortir de la terre une flamme sans fumée, qui ressemble assez à celle de l'esprit-de-vin enflammé. Le terrain des environs est bien cultivé, & le feu ne sort que d'un seul endroit, où l'on voit une cavité dont la circonférence n'est pas considérable ; mais on y remarque différentes crevasses dont on ne connoît pas la profondeur. Quand on jette dans cette cavité un morceau de bois, quoiqu'il soit trop gros pour passer à travers les crevasses, il est

consumé dans un moment. Le terrain environnant est entièrement froid ; cependant si on frotte avec force un bâton contre la terre , il en sort une flamme , qui à la vérité n'est ni aussi forte ni aussi durable que celle du Volcan. Si vous desiriez un détail plus circonstancié de ce phénomène , & que vous ayez fait assez de progrès dans l'Italien pour être en état de lire la description qu'en a donné le P. Carazzi , demandez cet ouvrage à M. F\*\* à qui je l'ai envoyé.

Après avoir observé le Volcan , je grimpai sur toutes les collines voisines , en partie à cheval , en partie à pied ; mais je n'y pus trouver aucunes traces de feu , quoique , suivant l'opinion populaire , elles soient toutes des Volcans.

J'espère que vous ne vous êtes pas attendue à recevoir de moi une description de la fameuse galerie de



cette Ville , où je ne suis arrivée que mardi à midi ; il faudroit pour cette tâche un Volume & non une Lettre ; d'ailleurs je n'ai encore vu qu'une partie de cet immense trésor , & je me propose d'employer plusieurs semaines à bien voir le tout.

Vous ne pouvez pas vous former l'idée d'une situation plus agréable que celle de Florence. Elle est située dans une vallée riante & fertile , arrosée par l'Arno qui traverse la Ville. Rien ne peut surpasser la beauté de ses édifices publics , surtout de la Cathédrale , dont la magnificence m'a frappée d'admiration. Les Palais , les Places , les Fontaines , les Statues , les Ponts , forment non-seulement un aspect plein d'élégance & de grandeur , mais encore découvrent par-tout un goût tout-à-fait différent de celui qui régne dans les bâtimens publics des autres

pays. Plus je vois l'Italie , plus je suis persuadée que les Italiens ont en tout un style , & j'ose me servir de ce mot , qui les distingue presque essentiellement de tous les autres peuples de l'Europe. Où l'ont-ils pris ? est-ce un instinct de nature ? est-ce imitation ou héritage ? C'est ce que je n'examinerai pas ; mais le fait est certain.

Je n'ai été qu'un jour dans la galerie , ce dépôt étonnant des plus précieux restes de l'Antiquité , qui seul suffiroit pour immortaliser l'illustre Maison de Médicis à qui on doit la construction de cet édifice , & toutes les richesses que nous y voyons aujourd'hui. J'étois si impatiente de voir la fameuse *Vénus de Médicis* , que je traversai à la hâte six appartemens pour aller chercher cette divine figure , me proposant de revenir sur mes pas , lorsque j'aurois satisfait cette ardente curiosité , &

d'examiner le reste à loisir. En passant dans la grande pièce où sont les statues antiques, je fus arrêtée tout court par la vue de l'*Antinoüs* qu'on a placé près de la statue d'Adrien. Je ne fais si c'est pour conserver la mémoire de leurs amours. Cette statue, ainsi que la *Vénus de Médicis*, est au-dessus de toutes les descriptions. De si belles figures n'avoient jamais frappé mes yeux. Quand je voyois autrefois Ovide comparer une belle femme à une statue, je trouvois cette comparaison très-désobligeante ; je vois à présent que c'étoit la louange la plus fine & la plus sublime.

L'*Antinoüs* est absolument nud, & plus grand que nature ; mais les belles proportions de toutes les parties, & l'attitude charmante de la figure ont un caractère de grace, d'élégance & de facilité que les mots

ne peuvent jamais rendre. En considérant la *Vénus* j'étois transportée d'admiration ; mais je ne pouvois m'empêcher de reporter ma pensée vers l'*Antinoüs*. On devroit rapprocher ces deux figures , elles sont dignes l'une de l'autre. Si le marbre pouvoit voir & sentir , cette séparation seroit prudente ; s'il pouvoit seulement voir , il perdrait à coup sûr sa froideur & apprendroit à sentir ; & alors les charmes mutuels de ces deux statues produiroient un miracle absolument opposé à celui de la tête de Méduse , qui transformoit la chair en pierre. Si j'entreprendois de vous décrire la *Vénus* , je ne ferois que mettre votre imagination à la torture pour vous en former une idée , & votre idée ne ressembleroit pas plus à cette figure , que la face Portugaise de Miss N<sup>o</sup> qui a enchanté notre Chevalier , ne ressemble à la douce & aimable

physionomie de Lady \*\*\*, l'objet de sa premiere flamme. Il est inutile de chercher à décrire un visage , parce qu'on n'en trace jamais une image fidelle ; on satisfait seulement l'imagination en lui présentant une image fantastique , qui se détruit, dès qu'on voit la réalité. Ainsi , ma chere amie , si vous avez envie d'avoir une juste idée des formes & des traits divins de la *Vénus* & de l'*Antinoüs* , venez à Florence.

Je voudrois bien vous satisfaire , ainsi que votre ami Vertue , en faisant votre commission pour les esquisses des cartons de Raphael qui sont à Hamptoncourt ; mais je ne peux pas remplir vos desirs à cet égard. J'ai vû à la vérité , dans la collection du grand Duc , quatre morceaux , où cet admirable Peintre a jetté négligemment ses premieres pensées & les traits imparfaits de quelques-unes de ses compositions ;



& comme les premières pensées d'un grand génie sont toujours précieuses, ces morceaux ont fixé singulièrement mon attention ; mais quand je me suis mise à les examiner de plus près, je les ai trouvés si endommagés & si effacés, qu'il n'est pas possible de faire ce que vous desirez. Je ne peux pas vous dire si l'état où sont ces esquisses est un effet de la négligence ou de l'envie ; je dis l'envie, parce qu'il est constant que plusieurs Peintres modernes ont donné des preuves de ce vil sentiment, à la vûe des productions inimitables des Anciens. Au lieu d'employer leur art à conserver les chefs-d'œuvres de l'Antiquité, ils ont fait sous leurs efforts pour en détruire & en altérer plusieurs. J'en ai vu de mes propres yeux une preuve incontestable à Boulogne, où la plus grande partie des peintures à fresque qui ont été faites par Carrache & par le

Guide, sur les murs du Couvent de Saint Michel *in bosco*, ont été détruites par des Peintres, qui, après avoir copié quelques-unes des plus belles têtes, les ont effacées presque entièrement avec leurs ongles. Vous voyez que rien n'échappe à la malignité humaine.

Ce mot de *malignité* & un passage de votre Lettre me rappellent la malfaisante Guêpe ( 1 ) de Twickenham. Ses mensonges ne m'affectent plus ; ils doivent être aussi méprisés que les contes du Sérail & du mouchoir, dont je suis bien persuadée qu'il est seul l'inventeur. Cet homme a un cœur méchant & bas ; & il

---

( 1 ) Milady Montague parle ici de Pope avec qui elle s'étoit brouillée, & à qui elle attribuoit une mauvaise plaisanterie qui s'étoit répandue au sujet d'une prétendue visite faite par cette Dame au Sérail du Grand-Seigneur.

est assez vil pour prendre le masque d'un Moraliste, afin de décrier la nature humaine, & de couvrir d'un voile décent la haine qu'il porte aux hommes comme aux femmes. Mais c'est trop m'occuper de ce méprisable objet, sur lequel une juste indignation rendroit ma plume si féconde, qu'après vous avoir fatiguée d'une longue Lettre, je vous accablerois d'un supplément deux fois aussi long; d'ailleurs j'ai un violent mal de tête qui m'avertit de quitter la plume, & d'aller me mettre au lit. Je vous marquerai dans ma première Lettre quelque chose que je vous prierai de faire voir à l'*homme étranger*, comme de vous-même. Mon esprit est à présent assez tranquille; s'il étoit aussi mort au péché qu'il l'est à certaines habitudes, je serois une grande Sainte. Adieu, ma chère amie, je suis toute à vous, &c.

## L E T T R E L V I I .

*A M. P\*\*.*

**J'**AI couru Paris avec ma sœur d'une manière étrange, & nous y avons vu d'étranges choses, étranges du moins pour moi ; car après avoir été accoutumée à la gravité des Turcs , je ne peux pas me faire à la légèreté , à la continuelle mobilité de ces fantômes aériens qui voltigent autour de moi. Au milieu du tableau réel de la vie humaine , je crois à chaque instant assister à une représentation de marionnettes. J'ouvre de grands yeux fixes , mais personne ne les remarque ; car tout le monde a ici le regard fixe , c'est la contenance à la mode. On prend un regard fixe pour exprimer l'attention , l'intérêt , la curiosité , l'at-

tente , la surprise , & vous vous amuseriez beaucoup à voir toutes les puérilités qui sont l'objet de ces mouvemens divers. Cette espece de regard pourroit avoir un air grave , s'il n'étoit temperé par un ricanement qui l'accompagne presque toujours. Quand un homme ou une femme se présente dans un cercle , son arrivée excite une espece de sourire , qui est fait pour exprimer la complaisance & le plaisir qu'on ressent à les voir, mais qui dans la réalité ne présente qu'une certaine contorsion de muscles, dont tout étranger doit rire de bonne foi, quand il l'observe. Cette grimace Françoisse est aussi éloignée de la sérénité gaie du sourire , que de la joie franche d'un bon éclat de rire Anglois.

Je ne m'arrêterai peut-être pas assez long-tems ici pour prendre une idée juste des mœurs & du caractère des François , quoique je pense qu'il



y faudroit peu d'étude , attendu  
 que tout y est en superficie. Ce  
 peuple paroît , à la premiere vûe ,  
 frivole , inquiet & agréable. L'Ab-  
 bé est mon guide , & il m'eût  
 été difficile d'en trouver un meil-  
 leur ; il me dit que ce sont les  
 femmes qui forment ici le caractère  
 des hommes , & toutes les sociétés  
 que je vois concourent à me con-  
 vaincre de cette vérité. On diroit  
 qu'il n'y a pas en France d'état in-  
 termédiaire entre l'enfance & la vi-  
 rilité ; car dès qu'un enfant a quitté  
 ses lisières , il est jetté dans le mon-  
 de. Les femmes se chargent de l'y  
 diriger , & les premieres impres-  
 sions qu'il reçoit de ces aimables gui-  
 des sont ordinairement ineffaçables ;  
 aussi les hommes se rendent-ils par-  
 faitement ridicules par l'imitation  
 des graces & des caprices des fem-  
 mes ; de sorte que la dignité des  
 mœurs est très-rare avant l'âge de

soixante ans. Le Roi Prophète ne dit-il pas quelque part, que *l'homme marche dans un monde d'illusion?* Je crois que cela est vrai, du moins pour le François; mais il marche gaiement & semble jouir de l'illusion; & en cela n'est-il pas plus heureux que plusieurs de nos profonds raisonneurs dont le front est sillonné par l'habitude de la réflexion, & dont la sagesse est obscurcie par les brouillards du *spleen* & des *vapeurs*?

Ce qui me plait ici d'avantage, c'est le spectacle de la magnificence, souvent accompagnée de goût, qui régné dans les Palais & les Jardins du Roi; je n'en aime pas beaucoup, il est vrai, l'Architecture, qui me paroît manquer de proportions & de régularité; mais les peintures, les sculptures, & tous les ornemens qui y sont répandus me plaisent infiniment. Un des chef-d'œuvres de

l'antiquité qui m'a le plus vivement frappée dans les Jardins de Versailles , c'est la fameuse statue colossale de Jupiter , faite par Myron , que Marc-Antoine emporta de Samos , & qu'Auguste fit placer dans le Capitole. Elle est de marbre de Paros , & quoiqu'elle ait été un peu endommagée par l'effet du tems , elle conserve encore un air frappant de majesté. Si le marbre pouvoit sentir , ce Dieu éprouveroit une généreuse indignation , de se trouver transporté du Capitole dans un jardin François , & de n'y voir que des Courtisans bien parés qui passent à côté de lui sans y faire attention , tandis qu'il a reçu jadis les hommages des Empereurs Romains , qui venoient , au retour de leurs conquêtes , déposer leur couronne à ses pieds.

Je compte quitter incessamment ce pays-ci ; ainsi je ne vous écrirai

plus du continent ; d'ailleurs je suis excédée, & la tête me tourne de cette énorme variété d'objets que je suis obligée de parcourir avec une rapidité incroyable ; parce que le peu de tems dont j'ai à disposer ne me permet pas de les examiner à mon aise. Je vois ici une excessive profusion de décorations & d'ornemens , & c'est précisément le contraire de ce qu'on remarque dans nos jardins Royaux. Cette profusion est l'effet de la légèreté & de l'inconstance de goût des François , qui soupirent sans cesse après la nouveauté , & entassent sans fin & sans mesure ornemens sur ornemens ; mais il est tems de mettre fin à cette Lettre ; je vous souhaite le bon soir , & suis toujours, &c.



LETTRE

---

---

( 1 ) LETTRE LVIII.*Au Comte \*\*\*.*

**J'**AI reçu , Monsieur , avec bien du plaisir votre obligeante Lettre ; & vous pouvez voir , à la grandeur de mon papier , que je me propose de répondre exactement à toutes vos questions , du moins autant que mon François me le permettra ; car c'est une langue que je n'entends pas parfaitement , & je crains que le défaut d'expressions ne m'oblige de finir plutôt que je ne vou-

---

( 1 ) Cette Lettre étoit originairement écrite en François par Milady Montague ; l'Editeur Anglois de ces nouvelles Lettres l'a traduite en Anglois , & je suis obligé , n'ayant pas l'original , de traduire en François la traduction Angloise.

*III. Partie.*

C



drois. Souvenez-vous donc que j'écris dans une Langue étrangere , & n'attribuez , je vous prie , les impertinences & les puérilités qui échapperont à ma plume , qu'à la difficulté de trouver les termes propres pour exprimer mes pensées , & non à la sottise ou à la légèreté.

Tout cela étant bien convenu , je commence par vous dire que vous vous êtes fait une juste idée de l'Alcoran , sur lequel les Prêtres Grecs , qui sont les plus grands fripons de l'Univers , ont forgé de leur propre tête mille contes ridicules , afin de décrier la Loi de Mahomet , & d'en interdire non-seulement l'examen , mais même la lecture. Ils craignent qu'en examinant les erreurs de l'Alcoran , les hommes ne s'en tiennent pas là , & ne se servent aussi de leur propre raison pour examiner les fables absurdes dont ils ont osé défigurer la Religion. En ef-

fer, rien ne ressemble plus aux fables des Mahométans que celles des Grecs ; les premiers ont une multitude de Saints, sur la tombe desquels il se fait, selon eux, des miracles continuels ; & les vies de ces bienheureux Musulmans ne sont pas moins chargées d'extravagances que les légendes romanesques des Papas Grecs.

Vous me demandez s'il est vrai que Mahomet exclut les femmes de toute participation à une félicité éternelle après cette vie ; cette opinion, quoique généralement répandue dans les pays Chrétiens, est une erreur manifeste. Mahomet étoit trop galant homme, & aimoit trop les femmes pour les traiter avec tant d'inhumanité. Il promet au contraire un beau Paradis aux femmes Turques ; il dit, à la vérité, que ce Paradis sera séparé de celui de leurs maris ; mais je suis persuadée que la

plupart d'entre elles ne s'en trouveront pas plus mal , & que le regret de cette séparation ne troublera jamais les délices dont elles jouiront. J'ajouterai que les vertus que Mahomet exige d'une femme pour mériter le bonheur éternel , ne consistent pas à se rendre inutile au monde , mais à s'occuper de tout son pouvoir à faire de petits Musulmans. Les vierges qui meurent vierges , & les veuves qui ne se remarient pas , sont regardées comme en état de péché mortel , & en conséquence exclues du Paradis. Les femmes , dit Mahomet , n'étant pas en état de traiter les affaires de l'Etat , & de supporter les fatigues de la guerre , Dieu ne les a pas faites pour gouverner ou réformer le monde ; mais il les a destinées à la fonction non moins honorable , de conserver & de multiplier l'espèce humaine ; & celles qui , par malice ou par lâcheté ,

ne s'occupent pas à faire & à élever des enfans , ne remplissent pas le devoir de leur vocation , & sont réfractaires aux ordres de Dieu. Voilà des maximes qui sont bien contraires à celles de vos Couvens. Aux yeux d'un bon Mahométan , toutes vos vierges ne sont donc que des femmes impies , qui passent leur vie dans le plus honteux déreglement.

Je ne fais pas ce que vous penserez d'une doctrine si étrange pour vous ; mais vous pouvez être persuadé qu'en matiere de politique , de philosophie , & même de galanterie , les Turcs ne sont pas aussi ignorans que nous l'imaginons. Il est vrai que la discipline Militaire , telle qu'elle est pratiquée actuellement en Europe , ne peut pas leur convenir. Une longue paix les a plongés dans une indolence universelle. Contens de leur situation , & habi-

tués à tous les raffinemens du luxe & de la mollesse, ils redoutent toute espèce de fatigue. Mais pour compenser ces inconvéniens, les Sciences font des progrès parmi eux. Les Effendis, c'est-à-dire, les Savans, sont dignes de ce nom. Ils n'ont pas plus de foi à l'inspiration de Mahomet qu'à l'infailibilité du Pape. Lorsqu'ils sont entre eux, ou avec des personnes à qui ils peuvent se fier, ils font profession ouverte de déisme, & ne parlent jamais de leur Religion, que comme d'une institution politique, introduite dans son origine par l'enthousiasme, mais à laquelle les hommes sages doivent aujourd'hui se conformer.

Je crois vous avoir dit dans une de mes précédentes Lettres, que nous avons logé à Belgrade chez un riche & puissant Effendi, homme d'esprit, fort instruit, & d'une humeur très-agréable. Pendant un mois



que nous restâmes dans sa maison ,  
il mangea toujours avec nous , bu-  
vant du vin sans aucun scrupule. Je  
le plaifantai un jour sur cette petite  
liberté ; il me répondit en souriant  
que toutes les créatures de ce mon-  
de avoient été faites pour le plaisir  
de l'homme , & que Dieu n'auroit  
pas laissé croître la vigne , si c'étoit  
un péché que d'en boire le jus ; il  
ajouta que la Loi qui défend au  
vulgaire l'usage de cette liqueur ,  
étoit très-sage , parce que la plupart  
des hommes n'ont pas assez de rai-  
son pour en boire modérément. Nos  
querelles de parti n'étoient pas in-  
connues à cet Effendi , qui me pa-  
rut avoir aussi quelque connoissance  
de nos disputes Religieuses , & mê-  
me de nos Ecrivains. Je ne fus pas  
peu surprise de lui entendre deman-  
der des nouvelles de M. Toland.

Mon papier , tout grand qu'il est ,

touche à sa fin. Pour ne pas outre-  
 passer ses limites , il faut que je sau-  
 re du Mahométisme aux Tulipes ,  
 sur lesquelles vous me demandez  
 des éclaircissemens. Leur mélange  
 produit des effets étonnans ; mais  
 ce qu'il y a de plus étonnant à ob-  
 server , ce sont les expériences dont  
 vous parlez concernant les animaux ,  
 & qu'on peut faire ici tous les jours.  
 Les faubourgs de Pera , de Toph-  
 na & de Galata , sont habités par  
 des étrangers recueillis de toutes les  
 parties du monde. Ils se sont si fort  
 mêlés par les mariages , qu'il en est  
 résulté plusieurs races d'hommes très-  
 singulieres. Il n'y a pas une seule fa-  
 mille de natifs , qui puisse se flatter  
 d'être sans mélange. Vous trouvez  
 fréquemment une personne , dont le  
 pere étoit Grec , la mere Italienne ,  
 le grand - pere François , la grand-  
 mere Arménienne , & les ancêtres

Anglois, Russes, Asiatiques, &c.

Ces mélanges produisent des individus plus extraordinaires que vous ne pouvez vous l'imaginer. On ne peut pas douter qu'il n'y ait plusieurs races d'hommes comme de chiens ; car les hommes blancs , les noirs ayant de la laine ou de longs cheveux , les Tartares & les Chinois aux petits yeux , les Américains imberbes , & , sans parler de beaucoup d'autres , les habitans de la Nouvelle Zemble , qui ont la peau jaune & huileuse , ont entre eux des différences aussi spécifiques , quoique compris sous une même dénomination , que les Mârins , les Epagneuls , les Dogues , & la race de ma petite *Diane* , ( je demande pardon de la comparaison. ) Ainsi comme les mélanges divers de ces animaux produisent des métis , les hommes ont aussi leurs métis , di-

visés & subdivisés en une infinité de classes. Nous en avons ici , comme je vous l'ai déjà dit , mille preuves tous les jours. On remarque souvent dans le même individu la perfidie Grecque , la défiance Italienne , l'arrogance Espagnole , la loquacité Françoisise & tout d'un coup on le voit saisi d'un accès de rêverie Angloise , tenant un peu à cette stupidité que plusieurs de mes compatriotes ont héritée de leurs ancêtres Saxons ; mais de toutes ces combinaisons singulieres , celle qui me plaît le plus à considérer , c'est le produit de la conjonction bifarte d'un Hollandois avec une Grecque ; comme ces deux natures présentent les deux extrêmes opposés , il y a du plaisir à voir comment les atômes discordans dont ils sont composés , se combattent perpétuellement dans les enfans , au point de produire des

effets mêmes visibles dans leur forme extérieure. Ils ont les grands yeux noirs du pays , avec la chair blanche , grasse & poissonneuse de la Hollande , & un air vif , bigarré de stupidité. Ils montrent en même tems ce goût pour la dépense , si général parmi les Grecs , avec du penchant à la parcimonie Hollandoise. Vous voyez , par exemple , de jennes femmes qui se ruinent pour acheter des bijoux dont elles parent leurs têtes , tandis qu'elles se refusent des souliers , ou plutôt des pantouffles , pour couvrir leurs pieds , qui sont communément dans un misérable état ; & en cela elles sont d'un goût bien différent de celui de nos femmes Angloises , qui n'aiment si passionnément les paniers que pour laisser mieux voir la propreté de leur chaussure.

J'aurois encore bien des cho-  
C vj



( 60 )

ses à vous dire , mais je suis au  
bout de mon papier & de mon  
Français.



---

---

## DISCOURS

de Milady Montague , sur cette  
maxime de M<sup>e</sup> de la Rochefou-  
cauld : *il y a de bons mariages ,  
mais il y en a peu de délicieux.*

**C'**EST une entreprise qui aura  
l'air de la présomption dans  
une femme , que celle d'attaquer  
une maxime avancée par un Ecrivain  
aussi célèbre que M. de la Roche-  
foucauld , & adoptée avec une foi  
implicite par une Nation qui se pi-  
que de surpasser en politesse le reste  
du monde , & qui depuis long-tems  
donne des regles de galanterie à  
toute l'Europe. Animée cependant  
par le zèle qu'inspire la vérité , j'ose  
soutenir une proposition contraire ,  
& je prétends prouver que des ma-  
riages formés par l'amour peuvent

être délicieux , lorsqu'ils sont animés par la sympathie des cœurs & des esprits.

La nature nous a réservé des plaisirs convenables à notre organisation ; livrons-nous à ses impressions ; lorsqu'elles sont épurées par le goût , & exaltées par une imagination vive & heureuse , elles suffisent pour nous faire goûter le bonheur le plus parfait dont l'espece humaine soit susceptible. Les jouissances , même les plus exquises , de l'ambition , de l'avarice , de la vanité , ne nous offrent que des plaisirs insipides & froids , qui ne peuvent intéresser une ame délicate & sensible.

Nous sommes obligés de considérer les bienfaits de la fortune , dans l'état actuel de la société , comme des moyens nécessaires pour obtenir le bonheur. Comment en effet serions-nous heureux , si nous étions forcés de réprimer sans cesse , & de

contraindre nos desirs ; si nous nous voyions environnés de biens dont les autres jouissent & qui nous sont interdits ? mais ce besoin de la fortune est le poison des plaisirs , & la source la plus féconde des tourmens de la vie.

Le vrai bonheur consiste dans le sentiment de l'amitié , fondée sur l'estime mutuelle , fortifiée par le penchant du cœur , & animée par les tendres sollicitudes de l'amour. C'est ce que les anciens ont admirablement représenté sous la forme d'un bel enfant. L'amour se plaît dans les jeux de l'enfance ; des bagatelles l'amusent , ses plaisirs sont doux & innocens ; il est délicat , sensible & incapable de vouloir nuire.

Ils ont représenté bien différemment un autre sentiment , trop grossier pour que j'en fasse le portrait , & dont en général les hommes seuls

sont susceptibles. C'est ce qu'ils ont dépeint sous la figure d'un Satyre, monstre qui, dans sa composition, tient moins de l'homme que de la bête. Ils ont voulu désigner par cet animal fabuleux une passion, qui est le mobile de tous les beaux exploits de la galanterie moderne, & qui n'a d'autre but que d'appaiser ses ardeurs par la jouissance de l'objet qu'on trouve aimable; passion fondée sur l'injustice, & qui traîne à sa suite le crime, le remords, la jalousie & le mépris. Une affection semblable pourroit-elle être délicate pour une ame vertueuse? Cependant tel est le principe de tous ces engagements illustres de galanterie; ceux qui les forment sont obligés de renoncer à tous les sentimens d'honneur, inséparables d'une éducation honnête; ils sont condamnés à vivre misérablement dans la poursuite continuelle de ce que la raison répro-



ve , & à voir tous leurs plaisirs empoisonnés par le remords, réduits à la déplorable condition d'avoir perdu la vertu , sans pouvoir trouver le bonheur dans le vice.

Il est impossible de goûter parfaitement toutes les délices de l'amour, si ce n'est dans un mariage bien assorti. Rien ne décele davantage la petitesse d'esprit , que de se laisser gouverner par les mots. Si un usage absurde , quoique fondé sur quelques raisons , a pu jeter une sorte de ridicule sur les mots de *mari* & de *femme* , c'est que dans l'acception commune, celui de *mari* offre l'idée d'un tiran jaloux & fâcheux, ou du moins d'un sot, dupe & crédule; & celui de *femme* désigne un animal domestique, tracassier, capricieux & léger , destiné à tromper & à désoler un malheureux mari. La conduite en général des personnes ma-

riées suffit sans doute pour justifier ces idées populaires.

Mais pourquoi , comme je l'ai déjà dit , nous en laisserions - nous imposer par les mots ? Un mariage bien assorti n'a rien de commun avec les unions formées par l'ambition & l'intérêt. Un mari & une femme unis l'un à l'autre par une tendresse vive & mutuelle , ne sont que deux amans heureux , qui peuvent se livrer à tous les transports de l'amour. Je ne regarde les cérémonies que prescrivent les Loix des pays divers , que comme un amant regarde l'échelle de corde qu'il attache à la fenêtre de sa maîtresse. S'ils jouissent l'un de l'autre , s'ils peuvent passer leurs jours ensemble , qu'importe à quel prix & par quels moyens , ils arrivent au terme de leurs desirs ? Quand on brûle d'un amour vrai , profond & mérité , il est impossible

de trouver le bonheur ailleurs que dans la jouissance tranquille de l'objet aimé ; le prix auquel on l'obtient ne sçauroit affoiblir la vivacité & altérer les douceurs d'une passion telle que mon imagination la conçoit. Si j'avois du goût pour faire des Romans , ce ne seroit pas dans l'ancienne Arcadie que j'irois peindre l'image du vrai bonheur ; je ne suis pas assez prude non plus pour borner aux desirs seulement les charmes de l'amour. Je commencerois mon Roman par le mariage de deux amans , unis par la raison , le goût & la vertu. Peut-on concevoir un plus haut degré de félicité que cette union entiere d'affections , d'intérêts , de plaisirs & de peines. L'amant a la douce satisfaction de donner à sa maîtresse le dernier témoignage d'estime & de confiance ; elle remet de son côté son repos & sa liberté entre les mains de son amant.

Quels gages mutuels peuvent être plus précieux & plus chers ? Y a-t-il rien de plus naturel que de donner à l'objet qu'on aime les preuves les moins équivoques du sentiment dont le cœur est rempli ? Je fais qu'il y a des esprits assez subtils pour soutenir que les plaisirs de l'amour tiennent aux obstacles mêmes & aux difficultés qui les accompagnent ; ils observent très-finement qu'une rose ne seroit pas rose , si elle n'étoit pas entourée d'épines. Il y a mille autres plates observations de ce genre , auxquelles je dédaignerois de répondre. Je suis au contraire bien persuadée que, si j'étois amant, la crainte de nuire à ma maitresse me rendroit très-malheureux , en pensant que la jouissance de son cœur & de ses charmes peut être accompagnée du moindre danger pour elle.

La vie de deux amans devient bien différente après le mariage.

Leurs jours s'écoulent dans un commerce successif de services & d'obligations. Chacun des deux goûte le doux plaisir de faire le bonheur entier de l'objet qu'il aime. Si le parfait bonheur n'est pas là , où peut-il être ? Les plus petits détails de l'économie deviennent intéressans , dès qu'ils sont annoblis par le sentiment. Meubler mon appartement , n'est pas seulement me procurer un logement agréable , c'est parer le lieu où je recevrai mon amant. L'amour anime tout. En considérant sous ce point de vûe les occupations nécessaires du ménage , une femme raisonnable & tendre y trouve des plaisirs plus vifs & plus touchans que dans ce cercle de bruyantes frivolités qui amusent la plûpart des femmes , incapables des vraies jouissances de l'ame.

Un attachement tendre & solide adoucit toutes les émotions de l'a-



me , & répand de l'intérêt sur tous les objets qui se présentent à l'amant heureux ; j'entends par-là celui qui a épousé sa maîtresse. Les fonctions d'une charge , les fatigues de la guerre , les troubles de la Cour , tout lui est agréable , en pensant qu'il n'éprouve ces inconvéniens que pour servir l'objet de sa tendresse. Si la fortune le favorise , ( car le succès ne dépend pas du mérite ) tous les avantages qu'il en reçoit lui paroissent autant de tributs dont il fait hommage à l'idole de son cœur ; & en satisfaisant cette ambition , il éprouve un plaisir plus vif & plus digne d'un honnête-homme , que celui qu'il pourroit sentir à augmenter ses richesses , & à attirer sur lui les regards du public. Il ne jouit de la gloire , des titres & de la fortune , qu'autant qu'il les partage avec celle qu'il aime , & lorsqu'il a obtenu l'approbation du Sénat ,

les applaudissemens de l'armée , ou les éloges de son Prince , il voit au de-là un bien auquel il est encore plus sensible , ce sont les louanges de sa maîtresse.

S'il est accablé par un revers de fortune , il trouve des consolations dans un cœur qui partage tous ses sentimens ; & dans les bras d'un objet cheri , de douces réflexions peuvent calmer son ame & adoucir ses peines. » Non , lui diroit-il , mon » bonheur ne dépend pas d'un ca- » price du sort ; j'ai ici un asyle sûr » contre l'infortune. Votre estime » me rendra insensible aux injusti- » ces de la Cour , ou à l'ingratitu- » de du Prince , & je trouverai un » nouveau plaisir dans mes disgraces , si elles me procurent de nou- » velles preuves de votre tendresse » & de votre vertu. A quoi servi- » roit la grandeur à ceux qui sont » déjà heureux ? Je n'ai pas besoin

» de flatteurs; je ne crains pas les  
 » besoins; je regne dans votre cœur,  
 » & je trouve dans sa possession tous  
 » les biens que le mien peut dé-  
 » sirer.

Enfin , il n'y a point de douleur ,  
 dont l'amertume ne soit adoucie par  
 les consolations de l'amitié : la ma-  
 ladie elle-même trouve des soulage-  
 mens dans les services qu'on reçoit  
 de l'objet qu'on aime. Je ne finirois  
 pas , si j'entreprendois de décrire tou-  
 tes les douceurs d'un tendre attache-  
 ment , où se réunit tout ce qui peut  
 flatter les sens & procurer à l'ame  
 les transports les plus vifs & les plus  
 délicieux ; mais pourrois-je ne pas  
 m'arrêter sur le plaisir que nous goû-  
 tons à nous voir reproduire dans les  
 gages chéris d'une tendresse mutuel-  
 le , à les voir croître chaque jour sous  
 nos yeux , & à nous faire un jeu de  
 développer & de perfectionner leurs  
 facultés ? Il est très-doux de s'aban-  
 donner

donner à un instinct de nature , exalté encore par l'amour. Nous aimons dans une fille la beauté de sa mere ; nous louons dans un fils l'esprit & l'air de probité que nous estimons dans son pere. C'est un plaisir dont le Tout-Puissant jouit lui-même , suivant le texte sacré , lorsqu'en contemplant les ouvrages de ses mains , il vit que tout étoit bien. En parlant de la création , je ne peux m'empêcher d'observer ici qu'il ne peut y avoir de bonheur sur la terre comparable à celui que Dieu avoit destiné d'abord à l'homme. C'étoit vraiment un paradis délicieux que l'état où nos premiers peres furent placés ; cet état fut de peu de durée , parce qu'ils manquoient d'expérience , & c'est par la même raison que les mariages d'amour sont si rarement heureux. Quand deux amans s'unissent sans connoître le cœur humain ni le monde , ils ont beau s'aimer , ce

sentiment s'affoiblit bien-tôt. Dans l'ivresse des premiers momens , ils se forment des idées exagérées l'un de l'autre ; l'amant regarde sa maîtresse comme un ange , parce qu'elle est belle ; & celle-ci est ravie du mérite de son amant , parce qu'elle en est adorée. Mais ce culte se refroidit à mesure que les traits de la belle se flétrissent , & l'époux cesse d'être aimable dès qu'il cesse d'adorer. Ils se deviennent odieux par degrés l'un à l'autre , & finissent comme Adam & Eve , par se reprocher amèrement le crime de leur mutuelle imbécilité. Le mépris vient à la suite de l'indifférence , & ils sont bien convaincus qu'ils doivent se détester , parce qu'ils sont mariés. Les plus petits défauts grossissent aux yeux l'un de l'autre ; ils deviennent aveugles pour les mêmes charmes qui les toucheroient dans tout autre objet. Toute union fondée uni-



quequement sur les impressions des sens, ne peut pas avoir d'autres suites.

Lorsqu'un homme épouse la femme qu'il aime, il devrait oublier qu'elle lui paroît adorable, & ne la regarder que comme mortelle, sujette aux maladies, à l'humeur, aux caprices; il devrait s'armer de courage pour supporter la perte de sa beauté, & se pourvoir d'un fond de complaisance, qu'exige un commerce suivi, même avec la personne la plus égale & la plus raisonnable. D'un autre côté la femme ne doit pas s'attendre à une suite constante d'adulation & de complaisance; elle doit se disposer à son tour à obéir de bonne grace : science très-difficile à acquérir, & par conséquent très-estimable. Elle doit tâcher enfin de suppléer aux charmes de la maîtresse par le bon sens & la solidité de l'amie.

Quand un couple aussi raisonna-

ble s'unit par des liens indissolubles ; toute la nature s'embellit pour eux , & ils trouvent des charmes dans les objets les plus communs. Cette vie , est , à mon avis infiniment plus heureuse & plus délicieuse que les transports & les voluptés de l'amour même le mieux assorti.

Toute femme , capable de réflexion , ne peut regarder un amant que comme un séducteur qui cherche à profiter de sa foiblesse , pour se procurer un plaisir momentané aux dépens de sa gloire , de son repos , de sa vertu & même de sa vie. Le brigand qui vous met le pistolet sur la gorge pour vous déponiller de votre argent , est moins criminel & moins coupable. J'ai assez bonne opinion de moi , pour croire que , si j'étois homme , je serois aussi capable de devenir assassin que de chercher à déshonorer une femme , estimée dans le monde & heureuse avec son

mari , en lui inspirant une passion à laquelle elle pourroit sacrifier son honneur & sa tranquillité. Si je la rendois méprisable , qui pourroit paroître aimable à mes yeux ? Pour récompense de sa tendresse , voudrois-je lui faire perdre l'estime & l'amitié de sa famille , lui rendre ses enfans indifférens & son mari haïssable ? Il me semble que ces réflexions se seroient présentées à moi avec toute la force qu'elles ont actuellement dans mon esprit , si mon sexe n'eut pas rendu ces désordres excusables ; & j'ose me flatter que j'aurois eu assez de raison pour ne pas trouver moins odieux un vice , parce qu'il eut été à la mode.

J'aime beaucoup les mœurs des Turcs ; ce peuple , quoique ignorant , est à mon avis vraiment poli. Un homme convaincu d'avoir séduit une femme mariée , est regardé comme un être nuisible & dange-

reux ; il est méprisé comme l'est une prostituée parmi nous. Toutes les voies de la fortune lui sont fermées , & ce seroit un scandale universel que de voir revêtu d'un emploi considérable un homme coupable d'une si énorme injustice.

Que penseroit ce peuple moral de nos anti-chevaliers errans , qui vont sans cesse à la quête d'aventures nouvelles pour séduire des vierges innocentes , & déshonorer des femmes honnêtes ; qui regardent la beauté , la jeunesse , le rang , la vertu même , comme autant d'équillons propres à enflâmer davantage leurs desirs , & à rendre leur poursuite plus ardente , & qui en se flattant de la gloire de paroître d'habiles séducteurs , oublient qu'ils ne peuvent jamais , à ce noble métier , obtenir que le second rang , le diable étant depuis long-temps en possession du premier.

Nos mœurs barbares sont si bien faites pour les progrès & l'encouragement du vice & des miseres qui en sont inséparables , qu'il faut un degré de raison & de sensibilité infiniment au - dessus du commun , pour goûter & même concevoir le bonheur d'un mariage tel que je l'ai vû. La nature de l'homme est si foible & si portée au changement , qu'il est bien difficile de concevoir la constance , même la plus raisonnable , au milieu de toutes les dissipationes que nos ridicules usages ont rendues inevitables.

Un mari bien amoureux , ne peut , sans douleur , voir sa femme prendre toutes les libertés que la mode autorise , & en même tems il ne peut guères les lui interdire. Pour être comme les autres , il est donc réduit à la nécessité d'être témoin des familiarités impertinentes qu'elle permet au premier venu , de



l'entendre déployer pour tout le monde les graces de son esprit , de la voir découvrir son sein en public , se parer pour le Bal & la Comédie , attirer près d'elle mille & mille adorateurs , & écouter en souriant les fades cajoleries d'un troupeau de fats. Est-il possible de conserver après cela beaucoup d'estime pour une semblable femme , ou du moins ne doit-elle pas perdre une grande partie de son mérite par cette espece de prostitution ?

Il faut que j'en revienne aux maximes de l'Orient , où les plus belles femmes se contentent d'exercer le pouvoir de leurs charmes sur celui qui a le droit d'en jouir , quoi qu'elles aient la franchise d'avouer qu'elles se croient très-capables d'exciter des desirs dans les autres.

Je me rappelle une conversation que j'ai eue avec une femme très-considérable de Constantinople , la

plus aimable que j'aye connue de  
 ma vie, & avec laquelle j'ai con-  
 tractée depuis une tendre amitié.  
 Elle me disoit de bonne foi qu'elle  
 étoit contente de son mari. » Vous  
 » êtes bien libertines, ajoutoit-elle,  
 » vous autres Dames Chrétiennes !  
 » Vous avez la liberté de recevoir  
 » les visites de tout autant d'hom-  
 » mes qu'il vous plaît, & vos Loix  
 » vous permettent l'usage illimité  
 » de l'amour & du vin. « Je l'assu-  
 » rai qu'elle étoit mal informée, &  
 » que c'étoit un crime que d'aimer  
 » un autre que son mari. Vos maris,  
 » me dit-elle, en souriant, » sont  
 » donc de grands fots, s'ils se  
 » contentent d'une fidélité si com-  
 » mode. Votre col, vos yeux,  
 » vos mains, votre conversation,  
 » sont à la disposition de tout le  
 » monde ; que leur réservez-vous  
 » donc ? Pardonnez-moi, ma belle  
 » Sultane, continua-t-elle, en m'em-

» brassant : j'ai la plus grande dis-  
 » position à croire tout ce que vous  
 » me dites , mais c'est une chose  
 » impossible que ce que vous voulez  
 » me faire croire. Je connois la gros-  
 » siereté des Infideles ; mais j'apper-  
 » çois que vous rougissez vous-mê-  
 » me , je n'en dirai pas davantage.

Je trouvois tant de justesse & de bon sens dans ce qu'elle me disoit , que je ne savois comment y répondre ; je fus obligée de convenir qu'elle avoit raison de préférer les mœurs Mahométanes à nos usages qui offrent un mélange bizarre des rigides maximes du Christianisme avec le libertinage des Spartiates. Cependant malgré l'absurdité de nos usages , je suis bien persuadée qu'une femme déterminée à placer son bonheur dans la tendresse de son mari , abandonneroit aisément le desir extravagant d'obtenir les adorations du public ; & qu'à son tour , un

( 83 )

mari véritablement amoureux de sa femme renonceroit, sans peine , à la frivole réputation d'être un homme galant. Vous me direz que je suppose un couple bien difficile à rencontrer ; il n'est donc pas étonnant qu'il soit si rare de trouver une semblable union dans des pays où l'on se croit obligé , pour être heureux , de se conformer aux usages établis.

*F I N.*



*D vj*







# LETTRE


A MONSIEUR

BOURLAC DE MONTREDON,

OU

*Examen des Lettres de Milady  
Montague , & de la Criti-  
que de ces Lettres , par M. de  
T... ; où il est traité de l'ori-  
gine du Croissant adopté par  
les Turcs , comme symbole ou  
armoirie.*

Par M. G... Négociant à Marseille.



E viens de lire , Mon-  
sieur , tout ce que  
Monsieur le Baron de  
T... a publié dans le Jour-

nal (a) Encyclopédique , sur les Lettres de Milady Montague ; mais avant d'examiner la critique qu'il en a faite , je dois vous faire connoître cet Auteur , & lui rendre toute la justice qui lui est dûe.

M. de T... annonçoit beaucoup d'esprit , de vivacité , & des talens peu communs , lorsqu'en 1755 , il passa à Marseille , à la suite de M. le Chevalier de Vergennes , Ambassadeur du Roi auprès du Grand Seigneur , avec M. de T... son pere , Brigadier des Armées du Roi , Officier aussi distin-

---

(a) Novembre 1765. Août 1764.

gué par son attachement à la France , par le zèle qu'il a montré dans les diverses commissions qu'il a exécutées , que par ses services Militaires , & par les qualités de son cœur. M.de T.... le fils alloit, avec les plus heureuses dispositions, faire un utile apprentissage sous un maître, tel que M. le Chevalier de Vergennes, & profiter des leçons de cet Ambassadeur , ainsi que de l'expérience & des instructions de M. son pere. Vous ne devez donc pas être surpris, Monsieur, qu'il soit en état d'annoncer un bon ouvrage sur le gouvernement & les mœurs des Turcs. Il a encore le tems de vérifier avec soin les observations qu'il a faites,

d'approfondir, & de comparer; car un simple coup d'œil jeté dans la vivacité de l'âge, où les yeux parcourent rapidement les objets, sur une Nation dont l'extérieur frappant ne donne d'elle qu'une foible idée, ne suffit pas pour se flatter de la bien connoître. Les relations mêmes, ou les témoignages d'un seul d'entre les Turcs, quelque éclairé qu'il soit, ne procurent pas tous les détails, & toute la certitude qu'on recherche pour juger les Turcs, & les représenter tels qu'ils sont. Il faut se mêler avec le peuple, étudier son caractère, avoir appris, par les négociations & la conduite des affaires, les



Loix , les maximes , les principes du Gouvernement ; il faut avoir approché des Grands , ou avoir conversé avec ceux qui les voient de près , avoir traité avec les gens en place , comme notre ami M. Delaria ( a ) qui avoit sçu prendre

---

( a ) Premier Interprète du Roi à la Porte , élève de feu M. le Marquis de Bonac. Il fut digne des soins de cet habile Ministre & surpassa ses espérances. Il parloit si bien la langue Turque , que les Turcs , enchantés de l'entendre , se plaignoient de ce qu'il n'étoit pas né Musulman. Aussi se chargeoit-il des affaires les plus difficiles ; il savoit persuader & obtenir. Il joignoit à cet heureux don de la parole une présence & une



leurs maximes , leur douceur , leur phlegme imposant ; qui avoit cette politesse , cette urbanité peu commune , qu'on trouve dans le Sérail chez les principaux Officiers & les Courtisans du Grand - Seigneur.

Vous auriez désiré que M. de T... eut suivi , en parlant de

---

finesse d'esprit peu communes ; il connoissoit les hommes , & il ne s'en faisoit pas connoître lui-même , sans les gagner par la douceur & l'aménité de son caractère. Il fit sous M. de Villeneuve , en 1739, le Traité de paix de Belgrade ; il renouvela ensuite nos Capitulations avec l'Interprète de la Porte , qui l'aimoit comme son frere. Il accompagna en

Milady Montague, ce que j'observe à son égard , & qu'il fût remonté au même tems où elle écrivoit ses Lettres ; mais il paroît que pour les critiques il ne s'est consulté que lui-même. Il auroit pû s'adresser à ceux qui ont vû cette Ambassadrice à Constantinople, avant de relever ce que Milady a pu exagérer ou rapporter sur la foi

---

France Saïde Pacha , & peu de tems après son retour à Constantinople , il y mourut attaqué de la peste. Ce n'est pas pour vous , Monsieur , ni pour vous attendrir par le souvenir d'un ancien ami que j'écris ceci ; mais puis-je revenir avec vous sur Constantinople , sans jeter des fleurs & répandre des larmes sur le tombeau

d'autrui ; il lui eut rendu la justice qui lui étoit dûe sur ce qu'elle a bien vû , & par elle-même. Je n'oserois avancer , ni soupçonner même que ce soit là précisément ce que M. de T... n'a pas voulu voir dans les Lettres Angloises.

---

de cet homme rare , dont la mémoire y est toujours chere ? Nous avons été obligés , sans pouvoir l'approcher , de recevoir avec feu M. Peyssonel ses derniers adieux ; nous l'avons embrassé pour la dernière fois , lorsqu'il alloit se coucher frappé de cette cruelle maladie qu'il ne craignoit pas assez , & nous promettant de venir se reposer & se réfugier avec nous au village de Belgrade. Il vouloit demander sa retraite , revoir sa patrie , & quitter enfin Constantinople.

M. de T... auroit appris que, lorsque Milady étoit à Constantinople, les François qu'elle combloit de politesses, étoient reçus & accueillis au Palais de l'Ambassadeur d'Angleterre, comme à celui de M. le Marquis de Bonac, alors Ambassadeur de France. Cette considération, jointe aux égards qu'on doit à une Dame aussi distinguée par son rang que par sa naissance, auroit au moins modéré les termes de la critique qu'il s'est pressé de publier,

Il auroit été mieux fondé à censurer une ostentation puérile que Milady attribue à Madame la Marquise de Bonac ;

( a ) quoiqu'il soit vraisemblable qu'elle eût effacé dans la suite , lorsqu'elle a mieux connu cette respectable Ambassadrice , le trait qui lui est échappé contre elle.

---

( a ) Lettre XXVIII. p. 190 , première Partie.

Madame de Bonac , fille de M. le Duc de Biron , épouse de l'Ambassadeur , aimoit tendrement son mari , & elle voulut le suivre à Constantinople. Elle y gagna tous les cœurs par la bonté du sien , & par ses vertus. Tous les François qui ont vu cette digne Ambassadrice n'en parlent pas sans attendrissement. M. le Marquis de Bonac ne s'est pas moins fait aimer , & a rendu son Ambassade mémorable. Ce qu'il a écrit sur le commerce a servi



Milady écrivant à sa sœur ou à son amie , ne se pique pas d'une délicatesse scrupuleuse, ni d'une rigoureuse exac-

---

d'instruction à ses successeurs. Il obtint la réparation du Saint Sépulchre , la restitution du pillage fait à Tripoli par les Turcs , & l'Ambassade de Mehemet Effendi envoyé en France par le Grand-Seigneur ; il renouvella nos Capitulations avec la Porte. Ses négociations entre le Sultan & le Czar de Russie , pour les troubles survenus entre eux , & pour le partage des frontieres de Perse , lui valurent, dans ses audiences , deux pelisses de samour : honneur qui n'avoit pas encore été accordé à aucun Ambassadeur du Roi, & le Czar lui envoya le Cordon de S. André. Il étoit arrivé à Constanti-

titude. On voit que n'écrivant pas pour le public , elle laisse aller sa plume , sans se gêner , & avec cette liberté qu'on se

---

nople en 1716, & il en partit en 1725. Cet Ambassadeur joignoit à des connoissances peu communes , à une fermeté à toute épreuve , à l'habileté pour les négociations , qu'il savoit même faire naître pour s'en rendre l'arbitre , joignoit, dis-je , le grand art de développer les talens , & de les employer. J'ai parlé de M. Delaria , un de ses élèves : je pourrois encore citer M. Mariane , qui s'est si fort distingué en Suisse , lorsqu'il y a été chargé des affaires du Roi , si sa modestie pouvoit me permettre de lui faire lire ici son éloge. Je citerai seulement , pour faire connoître les Turcs , un trait assez

permet

permet dans une correspondance familière. C'est ainsi que Madame de Sévigné écrivoit à sa fille. Aussi Milady ne se

---

singulier, que je trouve dans quelques manuscrits que j'ai d'un des Secrétaires de feu M. de Bonac. Cet Ambassadeur étant à Andrinople en 1717, après avoir eu ses audiences du Grand Seigneur & du Grand Vizir, alla à celle du Muphty, vieillard vénérable. M. l'Ambassadeur étant arrivé à la Sale d'Audience, fut étonné de ne pas voir paroître le Muphty qui le fit attendre; il étoit sur le point de s'en retourner, lorsque celui-ci lui fit dire, pour s'excuser, qu'il achevoit de s'habiller, qu'il avoit tardé un peu plus, parce que la loi ordonnoit à tout Musulman, & à lui-même, l'u-

*III. Partie.*

E

contraint point ; elle ne s'arrête pas , en écrivant de Belgrade , pour calculer le change de 1716 , de Londres sur Constantinople , pour donner la valeur exacte de la bourse de cinq cents piastres , qui , pour le dire en passant , ne font pas au juste , comme le dit M. de T. , 1500 livres ; puisque la piastre de 40 parats ne vaut pas réellement 3 liv. de notre monnoie. Milady éva-

---

lage du harem ( c'est-à-dire des femmes ) la nuit du Jeudi au Vendredi de chaque semaine ; qu'ainsi la nuit qu'il venoit de passer avoit dû l'occuper , &c le retenir plus qu'à l'ordinaire.

Journal Encycl. Novembre 1765,

lue la bourse de 500 piaſtres à 100 livres ſterling. M. de T... dit qu'il ſait par expérience, qu'elle ne vaut que 1500 liv. argent de France. Milady calculoit en 1716, & M. de T... compte en 1755. Or d'une époque à l'autre, il y a eu une reſonte d'eſpèces, & la monnoie a bien changé. Le ſequin de Veniſe valoit alors 110 parats; il en vaut aujourd'hui 155. Les vieilles piaſtres de Turquie peſoient 19 den.  $\frac{1}{2}$  à 2 liv. 10 ſols, l'argent au titre de 6 d. 12 grains; les neuves ne peſent que 15 den. Reſte à voir la différence ſur la liv. ſterling, pour vérifier le calcul de Milady.



Milady a bien mis à profit le peu de tems qu'elle a passé en Turquie. Elle a lû , & comparé les relations des Voyageurs ; elle fait grand cas de Giamelly qui a copié fidèlement le Secrétaire de l'Ambassade de M. de Nointel. Il est surprenant qu'elle n'ait pas fait mention de Tournefort. Si elle eut resté dix ans à Constantinople comme M. le Baron de T...., il est évident qu'elle eut été en état de donner au public un ouvrage aussi savant , & aussi intéressant que celui que cet Auteur est en état de nous promettre.

Comment a-t-il pû lui-même refuser de rendre cette justice à Milady Montague ? Est-il

possible qu'on ne lui ait pas fait observer que le tems où Milady écrivoit, étoit bien différent du nôtre ? Conséquemment les mœurs publiques sous Amurat IV, Prince cruel, qui faisoit des loix de ses vices ( a ), n'étoient pas

---

( a ) Il étoit adonné au vin ; il ordonna aux Turcs d'en boire. Il ne pouvoit souffrir la pipe ; il leur défendit de fumer. Un *Teriaki* ou mangeur d'opium , ne pouvant obéir à cette défense , fit creuser une fosse profonde où il alloit fumer. Le Sultan en étant averti , y alla travesti pour le surprendre. Le fumeur , sans s'émouvoir , lui dit en riant : fils d'Esclave , que viens-tu chercher ici ? Ton édit est fait pour

comme celles que nous avons vûes sous le règne du Sultan Mahmoud , & de ses successeurs.

On ne verra peut-être plus à Constantinople les Turcs , & les femmes sur-tout , jouir de la liberté qu'elles avoient sous le gouvernement du galant & généreux Ibrahim Pacha ; des femmes en parties de plaisir la nuit & le jour ; des fêtes continuelles ; des sérénades Turques ; un Visir qui , en sortant , faisoit jeter

---

là-haut , & ne s'étend pas sous terre. Le cruel Amurat rit de cette faillie , & protégea le fumeur. *Hist. de Constantin. T. III. pag. 91.*

de l'or & de l'argent à tous ceux  
qui se trouvoient sur son pas-  
sage.

Si Milady a vû pour lors  
plus de licence, des intrigues  
galantes, des rendez-vous dans  
les boutiques des Juifs, des  
nudités dans les bains qu'on  
ne voit & qu'on ne se permet  
plus, je n'en suis pas étonné.

Vous auriez pu comme moi,  
Monsieur, (puisque nous avons  
fait l'un & l'autre une bonne  
partie de la route par terre que  
Milady Montague a faite, &  
que avons séjourné comme elle  
à Sophie, à Philipopoli, & à  
Andrinople), répéter à M. de  
T... que rien n'est plus exact, ni

plus fidèle que ce que Milady rapporte des bains & des environs de Sophie, de la ville & de la campagne de Philippoli, d'Andrinople, de Selivree, & autres lieux qu'elle a très-bien vûs.

Parce que son Traducteur mal instruit appelle un *feredje* (a), la *feregée*, un *antheri*, l'*entere*; parce qu'il y a eu quelques changemens dans un habillement de femme qu'elle décrit piece à piece, enfin, pour quelques termes défigurés, ou pour des expressions qu'on ne doit pas inter-

---

(a) Parties de l'habillement des femmes.



prêter à la lettre , je ne crois pas qu'on doive en conclure que Milady n'a débité que des faussetés, & qu'elle a voulu faire un Roman des Lettres qu'elle a écrites de Turquie à diverses personnes.

Milady avec beaucoup d'esprit , de lecture , & de goût , a vû les Bergers de Théocrite , les descriptions d'Homere , les coutumes de l'ancien tems , qui se sont conservées parmi tous ces peuples qui sont fidèles à leurs usages , ou à ceux qu'ils ont adoptés. Un savant voyageur ( a ) Anglois , & M.

---

( a ) Voyage de Shaw traduit de l'Anglois. T. I. chap. 3.

Fourmont ont fait les mêmes observations à l'égard des Arabes, des Maures, & des Egyptiens. Milady a saisi du premier coup d'œil ce que j'ai essayé moi-même après elle, & sans avoir lû ses Lettres, de comparer avec un peu plus de recherches & de détail.

Rien ne lui échappoit de tout ce qui pouvoit piquer sa curiosité, ou attirer son attention. M. de la Condamine qui a vû Constantinople comme elle, attestera la reconnois-

---

Description des plaines d'Helio-  
polis & de Memphis par M. Four-  
mont, Interprète du Roi, p. 87.

sance qui lui est due pour l'immolation qu'elle a apportée en Angleterre, & sur laquelle on dispute en France.

Milady joint agréablement dans ses Lettres la Philosophie à l'érudition, & aux images; elle place aussi à propos les réflexions. Lisez celles qu'elle fait dans les plaines de Carlovitz sur les malheurs de la guerre. Sa conversation intéressante avec l'Effendy de Belgrade ne prévient-elle pas en sa faveur, & annonce-t-elle le dessein d'un Roman, ou des fictions qu'on lui prête? Quoi de plus exact & de plus vrai que ce qu'elle dit des Grecs de Philippoli? N'a-t-elle pas prévu

rébellion survenue depuis, lorsqu'elle peint si bien le pouvoir d'un peuple toujours prêt à secouer le joug d'un despote qu'il détrône à son gré ? Qui n'a pas été à portée de vérifier à Constantinople ce qu'elle dit des femmes Grecques & Turques ? La XXX<sup>e</sup> Lettre adressée au sieur Pope est un chef-d'œuvre. C'est le tableau le plus agréable & le plus ressemblant; je la relis toujours avec un nouveau plaisir. J'en ai l'obligation à M. de T... je revois délicieusement les jardins & les roses. **À Andrinople.**

Quoique Milady n'ait pas fait un long séjour à Constantinople, elle n'a pas hérité

à apprendre la langue Turque ;  
 & il falloit bien qu'elle y eût  
 fait des progrès , pour parler ,  
 comme elle a fait , de la mu-  
 fique vocale des Turcs , pour  
 goûter & sentir la vive & tou-  
 chante expression de leurs airs  
 & de leurs chansons tendres.

Elle ne néglige ni les mé-  
 dailles, ni les antiquités qu'elle  
 rencontre; elle a soin de remar-  
 quer les absurdités & les erreurs  
 des voyageurs qui en im-  
 posent : elle ne s'attendoit pas  
 sans doute à être accusée de  
 même défaut...

N'avez-vous pas lû , Mon-  
 sieur , avec plaisir ce qu'elle  
 dit sur les ceintures des Turcs ,



**& sur l'état de la peinture chez les Grecs ?**

Quel autre que Milady a pu publier des détails aussi intéressans que ceux qu'elle donne à l'occasion de ce qu'elle a vu & appris chez les deux Sultans qui l'ont si bien accueillie ? Son récit n'est-il pas conforme à ce que nous a conté si souvent Madame Palmentier ( *a* ) qui alloit assidument chez la Sultane Fatmé, femme du Grand Visir Ibrahim Pacha ( *b* ) ?

---

( *a* ) Dame de Pera , aujourd'hui retirée en Angleterre.

( *b* ) Lisez l'Eloge que les Auteurs de la *Gazette Littéraire* , ont fait des

Nous avons tous vû à Constantinople le petit Dictionnaire manuscrit des *Manés* , au moyen desquels on fait des Lettres Turques , qui , au défaut d'écriture , servent merveilleusement pour entretenir un commerce de galanterie. Chaque chose a une signification , dont la rime convenue décide. Ainsi la représentation d' . . . . . une *Rose* signifieroit :

*Si je suis amoureux , vous en êtes la cause , &c.*

---

Lettres de Milady Montagne. Ils n'auroient pas cru lire un Roman Grec , s'ils avoient vû les dernières Fêtes

M. Fourmont a trouvé le même usage en Egypte ( a ).

Comparez ce que Tournefort , voyageur aussi exact qu'éclairé , a rapporté de la danse des Derviches , qu'on appelle *Tourneurs* , avec ce que Milady en a dit , & vous vérifierez ses descriptions. Enfin je vous laisse à juger si le savant Tournefort lui-même eut mis , en passant , dans ses récits , comme Milady , plus de goût &

---

publiques données à Constantinople , ou s'ils avoient conversé avec ceux qui ont vû les fêtes d'Ibrahim Pacha.

*Gaz. Lit. T. I. p. 123.*

( a ) Description de Memphis ,  
*B. 107.*

de recherches que cette Ambassadrice en a mis dans sa XLV<sup>e</sup> Lettre, où on trouve la relation de son voyage de Constantinople jusqu'à Tunis, de ce qu'elle a vû au détroit de l'Hellespont, près de l'ancienne Troye, dans l'Archipel, & sur les ruines de Carthage.

Examinons à présent la plupart des articles de la Critique de M. de T... , après avoir reconnu en général le mérite (a) & la vérité des relations de Milady Montague.

---

(a) Un savant Auteur donne cette excellente leçon aux Voyageurs & aux Commençans sur la critique:

*Journal Encyclopédique , No-  
vembre 1768 , p. 59.*

„ Dans la XXVI<sup>e</sup> Lettre ,  
 „ Madame de Milady fait la  
 „ description des bains des  
 „ femmes Turques , où elle  
 „ entra , dit-elle , avec ses ha-  
 „ bits de cheval , quoiqu'il  
 „ soit impossible d'y rester avec  
 „ des habits. Sans examiner

---

des ouvrages de l'Art , leçon appli-  
 cable a tous les autres ouvrages : Ne  
 „ vous appliquez pas , dit-il , à en dé-  
 „ couvrir les imperfections & les dé-  
 „ fauts , avant d'avoir appris à en con-  
 „ noître , & à en saisir les beautés. “  
*Hist. de l'Art. par Winckelmann T.*  
*I. p. 313.*



- » les contradictions de cette
- » Lettre , il suffit de rappor-
- » ter la description suivante :
- » les bains sont , &c.

Les bains de Sophie que j'ai  
vus , & dont Milady parle  
dans cette Lettre , sont des  
bains d'eaux minérales , & na-  
turellement très-chaudes. Mi-  
lady Montague a bien pû res-  
ter quelque tems par curiosité  
dans la premiere chambre qu'elle  
décrit , quoiqu'elle dise qu'il  
soit impossible d'y rester avec  
des habits à cause de la cha-  
leur ; car elle ne dit pas qu'elle  
ait pû garder son habit de che-  
val dans l'endroit des bains le  
plus chaud.

On fait que dans cette première chambre des bains publics, les femmes qui veulent y être commodément, font porter de riches tapis, & des coussins. Là elles s'assieient, se reposent, & prennent du caffé; là elles font tresser leurs cheveux, peignent leurs sourcils & leurs ongles. Les riches tapis dont Milady parle, peuvent être ces tapis de satin brodés en or, qui enveloppent les linges pour le bain, & qu'on appelle en Turc *Bokcha*; ou même ces beaux tapis de Turquie qu'on connoît partout, & que les femmes font porter aux bains.

Ce n'est pas répondre à Mi-

lady Montague , que d'opposer à la description des bains de Sophie , celle d'un petit bain de Pera ou de Galata à Constantinople. Ce n'est pas la faire parler comme elle a écrit , que de dire , qu'il n'y a pour tout meuble que des sièges de *bois* & des *sandales* dans des lieux où on *nage* dans la *sueur* , & que Milady , suivant M. de T... , *pare des plus riches étoffes*. Ne diroit-on pas que Milady , par la plus ridicule absurdité , a imaginé de tapisser l'endroit le plus chaud des *étuves*.

Milady ne parle pas des meubles d'un bain public , mais des *carreaux* & des *tapis* qu'on

y porte ; elle les place dans la première chambre où il fait chaud , & non dans celle du fond où on *nage dans la sueur*.

Que diroit de moi M. de T... , si , pour le contredire , j'opposois à sa description du plus petit bain qu'il ait vû , celle des magnifiques bains d'Andrinople & de Constantinople , ou de celui que Sultan Selim II. (a) fit construire dans la partie Orientale du Sérail ?

» Cet édifice , dit le Prince

---

(a) Hist. de l'Empire Ottoman par le P. Cantimir T. III. p. 34.

» Cantinair, est des plus somp-  
 » tueux ; il est divisé en qua-  
 » rante chambres. Tout l'in-  
 » térieur est incrusté de mar-  
 » bre, le dehors est en pierre  
 » de taille, &c.

J'aurois cru que, sur cet arti-  
 cle, M. de T... se conformant  
 aux coutumes de son tems, au-  
 roit plutôt relevé ou diminué  
 l'entière nudité des femmes  
 que Milady a vûes aux bains  
 de Constantinople & de So-  
 phie. Il est vrai que, suivant  
 tous les rapports que nous en  
 avons, elles y sont aujour-  
 d'hui avec plus de décence, &  
 qu'elles ne se permettroient  
 pas la même liberté, même  
 dans une fête particulière ;



comme celle que Milady a vûe ( *lettre 42* ) ; mais elles s'en dédommagent par la liberté de leurs propos. Il faut observer que dans ces situations il y a des momens où on s'oublie , où le voile tombe , & les nudités échappent à celles qui s'observent à cet égard avec le plus de précaution.

Je dois vous rappeler aussi que les femmes du tems de Milady Montague , devoient beaucoup ressembler à celles du règne d'Amurat IV , qui mourut de ses débauches , & qui vouloit autoriser par son exemple la licence & la corruption des mœurs. Vous pouvez

vez lire , pour vous en convaincre , ce que *Duloir* dit des femmes Turques de ce tems-là , & sur-tout de leur nudité dans les bains publics ( *a* ).

Quant aux bains d'eaux minérales , je crois qu'on y est avec moins de précaution que

---

( *a* ) » Les Dames y vont parées  
 » comme les nôtres vont au bal , par-  
 » ce que ce sont les seuls lieux des  
 » assemblées , & de leurs visites en-  
 » tre amies. Elles y étalent libre-  
 » ment , non-seulement la richesse  
 » de leurs habirs , & la beauté de  
 » leur visage , mais aussi celle de  
 » tout le corps pour le rendre plus  
 » aimable , &c. *Voyage du S. Du-*  
 » *loir en 1639* , p. 182 & suiv.

III. Partie.

F

dans les autres, par rapport à la nudité. Quoique les Turcs soient fort délicats sur ce point, & [a] qu'un de leurs Auteurs ait fait un livre pour recommander ce qu'on se doit à soi-même & aux autres à cet égard, ils permettent l'entière nudité dans les bains d'eaux minérales. J'en juge par l'inscription qu'un Poète Turc a faite sur ceux de Pruse, Capitale de la Bythinie, la voici :

» Il ne faut pas s'étonner

---

(a) *Ketah Satz Alanrat*, titre d'un ouvrage qui traite du soin de cacher sa nudité, composé par Ahmed, &c. *Bib. Orient. de d'Herbelot* p. 970.

10 si le grand nombre de per-  
 10 sonnes nues qui se baignent  
 10 aux bains représente assez-  
 10 bien le jour de la résurrec-  
 10 tion générale, puisqu'on la  
 10 source de l'eau dans laquelle  
 10 les ils se baignent, n'a pas  
 10 d'autre origine que les fon-  
 10 taines du Paradis. [ a p. 33

Je fais plus que je n'ai pro-  
 mis ; car je justifie moins Mi-  
 lady Montague sur la cri-  
 que faite par M. de T. ;

(a) *Bibliot. Orient. de d'Herbelot.*  
 p. 213.

Tournesfort dit qu'il y a un  
 réservoir où on se baigne & où on  
 nage, si on veut. *Lett. 21. T. III.*  
 p. 345.

que sur celle qu'il auroit pu  
faire. Pourfuivons.

- La remarque sur la XXVII<sup>e</sup>.

Lettre est un commentaire ou  
une note que Milady n'auroit  
pas dévouée. Ce qu'elle dit  
du pouvoir, des privilèges,  
& de l'état des gens de Loi  
est très-exact. L'Effendy de  
Belgrade qui lui avoit donné  
des leçons, me paroît aussi  
bien instruit que Mollah Mu-  
rat, fils de Damaz-Zadé, au-  
près duquel on fait que M. de  
T... alloit s'instruire, avant  
que ce Mollah devint *Stambol*  
*Effendy* [4].

---

(2) Lieutenant Général de Poli-  
ce à Constantinople.



» Milady a fait l'apologie  
 » de l'Alcoran : elle prétend  
 » qu'il contient une Morale  
 » pure & sublime. Il est vrai  
 » qu'elle met cet éloge sur le  
 » compte de son Effendy...;  
 » mais elle aura pris pour du  
 » sublime le style métaphori-  
 » que & guindé qui rend ce  
 » livre inintelligible. [ *Journ.*  
 » *Encyclop. p. 61.* ]

Milady, en parlant de l'Alco-  
 ran, a rapporté, comme d'Her-  
 belot, le Prince Cantimir, Ri-  
 caud, &c., ce que les Musul-  
 mans en disent ; elle n'a pas  
 ignoré que des Juifs & des Moi-  
 nes Grecs. avoient travaillé à  
 cet ouvrage, & qu'ils ont pui-  
 sé dans nos divines Ecritures.

Ainsi M. de T... ne doit pas  
être surpris, si ceux qui ont lu  
l'Alcoran, y ont trouvé des  
traits de la Morale la plus pure,  
puisque c'est celle de l'Évangi-  
le, & le sublime des images de  
Moïse. Exemple :

Dieu, pour faire cesser le  
déluge, dit :

» Terre engloutis tes eaux,  
» Ciel puise celles que tu as  
» versées. L'eau s'écoula aussi-  
» tôt, le commandement de  
» Dieu fut accompli. L'Arche  
» s'arrêta sur la montagne, &  
» on entendit ces paroles :  
» malheur aux méchants. Ce  
» verket, dit d'Herbelot, [ au  
mot *Alcoran* ] a quelque chose

du genre sublime , & à singulièrement le mérite & l'énergie de l'expression de la langue Arabe.

» Pardonnez aisément , faites du bien à tous , & ne disputez pas avec les ignorans.

L'Auteur du Keschaf , ou Commentaire Turc , dit que l'Ange Gabriel donna à Mahomet une plus ample explication de ce verset en ces termes :

» Recherchez celui qui vous chasse ; donnez à celui qui vous ôte ; pardonnez à celui qui vous offense : car Dieu veut que vous jettiez dans

» vos ames les racines de ses  
» plus grandes perfections.

Le même précepte Evangé-  
lique se trouve répété dans  
d'autres chapitres , où il est  
dit :

» Que ceux qui rendront le  
» bien pour le mal , auront à  
» la fin de leur vie le Paradis  
» pour demeure.

Le Prince Cantimir regarde  
la langue Arabe comme la lan-  
gue la plus abondante & la  
plus étendue : il en donne la  
raison , & renvoye pour les  
exemples au Trésor des Lan-  
gues Orientales de Meninski.  
[ *Hist. Ottom. T. III. Liv. III.  
p. 267.* ]

» Cest, ajoute-t-il, de la  
 » quintessence de ces dialectes  
 » que l'Alcoran est composé,  
 » ce qui l'a fait regarder par ses  
 » Sectateurs comme un ouvrage  
 » Divin, & non comme une  
 » production humaine.

Comment M. de T... a-t-il  
 pu prononcer, que Milady  
 qui connoissoit si bien les beautés  
 d'Homere & de Virgile, à  
 en juger par ses Lettres imprimées,  
 n'étoit pas en état de distinguer  
 les vraies beautés qui peuvent  
 se trouver dans l'Alcoran, des  
 expressions métaphoriques & guindées,  
 des visions ridicules de Mahomet,  
 & qu'elle a pu confondre les



unes avec les autres ? On fait ce reproche à Milady qui étudioit la langue Turque, qui a si bien parlé de la Poësie Orientale, & de cette Poësie d'expression, la plus ancienne que nous connoissions.

» Les Arnaouts, dit Milady, » vont le Vendredy à la » Mosquée, & le Dimanche » à l'Eglise. « Cette expression signifie, qu'ils ne sont ni vrais Chrétiens ni bons Musulmans.

Or cette maniere de s'exprimer est bien aussi juste, que de dire, comme M. de T..., que, *quand on professe la Religion Musulmane, il faut continuer, on se laisser empaler. Ce suppli-*

ce affeux est très-rare en Turquie, & n'est employé que pour les voleurs & les assassins.

Je me souviens d'avoir vu à Constantinople un pauvre Arménien, qui au désespoir de s'être fait Turc, alla déclarer en public qu'il vouloit mourir Chrétien. Il foula aux pieds son turban, & força le Juge à lui accorder le martyre; il fut pendu simplement à Galata<sup>[a]</sup>.

Les Turcs reçoivent ceux

---

( a ) Il avoit fait le voyage de Rome, pour aller demander pardon de son apostasie, & en revint exprès pour la réparer publiquement.

F vj

qui se présentent volontairement pour embrasser leur Religion , & n'en font pas plus de cas qu'ils ne méritent. Après la profession faite, pourvu qu'il n'y ait point de scandale public , ils s'embarrassent peu si le nouveau-Musulman observe ou non la Loi à laquelle il s'est soumis.

M. le Comte de Bonneval, entraîné par des circonstances malheureuses à prendre malgré lui le Turban , en se réfugiant dans les Etats du Grand Seigneur, n'étoit pas circoncis ; il n'alloit pas à la Mosquée , il buvoit du vin , mangeoit du cochon , donnoit à manger aux François , & à

d'autres Etrangers qu'il invitoit. Les Turcs le savoient & ne l'ont jamais inquiété sur cet article [ *a* ].

Je reviens aux Arnaouts ou Albanois [ *b* ] : ils ne sont pro-

---

( *a* ) *Isa Aga*, Grand Douannier à Constantinople, faisoit dire des Messes pour lui, quand il étoit malade, ou les demandoit à l'Abbé *Somaripa* qu'il aimoit beaucoup, & pour lequel il ne manquoit pas d'ordonner une soutane, lorsqu'il habilloit sa maison pour le Bayram. M. de T..., a ignoré encore qu'il y a en Chypre Turcs dans l'intérieur de l'isle, des Turcs qui sont Chrétiens dans le cœur, & qui secrètement font baptiser leurs enfans.

( *b* ) Voyez ce que le P. Canti-

prement ni Chrétiens ni Musulmans, & sont indifféremment de l'une & de l'autre Religion, car ils n'en ont point. Ainsi sont les Sfacciotes dans l'Isle de Candie & ces *Leventis*, ou Grecs Matelots, qui servent sur les Vaisseaux du Grand Seigneur.

J'ajouterai à cet article que M. de T... n'a pas connu, comme nous, l'Hermite de la *Lampedouse*, ce bon Père Clément qui avoit dans son Eglise une lampe pour l'image de la Sainte Vierge, & une autre pour un prétendu Saint Musulman. Il allumoit l'une ou

---

mir dit des Arnaouts, T. II. pag. 397. T. IV. p. 322.



l'autre à mesure qu'il voyoit venir des Chrétiens ou des Barbaresques, & il vivoit des aumones que les Turcs, ainsi que les Maltois & autres, lui donnoient. Cet expédient lui concilioit également les Chrétiens & les Turcs, & lui servoient de moyen pour attirer leurs aumônes [a].

---

(a) Le P. Clement d'Avignon. Il étoit Aumonier sur un vaisseau, & il avoit fait vœu d'aller s'établir à la Lampedouse, Isle déserte où après avoir défriché autant qu'il put, il fit venir ensuite un Berger & un troupeau. Ce bon Prêtre avoit fait précisément comme Robinson. Il s'étoit rendu très-utile, sur-tout pendant la guerre, à nos bâtimens qui font souvent de relâche à la

La critique de la XXVIII.  
Lettre est un commentaire qui  
ajoute peu de chose au texte.  
*On ne parle qu'à genoux à un  
Ministre d'Etat.* Cela est vrai  
de la posture la plus humble  
& la plus suppliante que prend  
un inférieur, qui par respect  
se tient à une distance conve-

---

Lampedouse. Les Capitaines lui  
donnoient quelques provisions par  
reconnoissance, ou des instrumens  
qui lui manquoient. Il avoit taillé  
lui-même dans le roc le tombeau où  
il a été déposé après sa mort, & une  
petite Chapelle pour l'image de la  
Sainte Vierge qu'il avoit trouvée à  
la Lampedouse. Il avoit les osse-  
mens d'un dévot de Mahomet avec  
une lampe, & un bassin auprès. Il  
allumoit cette lampe, quand les Bar-

nable. S'il approche du Ministre qui est sur son sofa, il couvre ses mains, suivant la coutume des anciens Grecs, & il s'agenouille comme pour s'asseoir sur ses talons.

S'il n'y a point de Libelles à Constantinople, suivant Mila-

---

baresques venoient, & ceux-ci pour lors mettoient leurs aumônes dans le bassin. Les Chrétiens en faisoient autant à leur tour pour la lampe & le bassin de la Sainte Vierge, moyennant quoi il se concilioit les uns & les autres, il profitoit de leur rétribution, & perfectionnoit son établissement, sans crainte d'être faisi & empalé par les Turcs.

dy, c'est, ajoute M. de T...,  
*qu'il n'y a point de Lecteurs,*  
*& encore moins d'Ecrivains [a].*  
 Ne diroit-on pas d'après cette  
 assertion, qu'à peine trouve-t-  
 on dans la Capitale de l'Em-  
 pire Ottoman quelques Turcs  
 qui savent lire & écrire? Ce-  
 pendant, si on demande à Con-  
 stantinople, pourquoi l'Impri-  
 merie n'a pu s'y établir? On

---

(a) Ce que dit Milady des propos  
 sur le Gouvernement, convient bien  
 au règne d'un Prince soupçonneux  
 & cruel, & qui craint le sort de  
 ses prédécesseurs détrônés par des  
 rébellions. Salтан Mahmond a vécu  
 dans ces sortes d'alarmes, & a plus  
 fait noyer d'indiscrets, que de mal-  
 intentionnés.

répond , parce qu'il y a un nombre prodigieux d'Ecrivains qui n'ont pas d'autre métier , & qui mourroient de faim , si on imprimoit tous les livres ou les écrits qu'ils copient.

M. de T... veut qu'on ait trompé Madame la Marquise de Bonac & Milady Montague , lorsqu'on leur a dit que le Grand Seigneur s'étoit arrêté sous leurs fenêtres pour les regarder , & qu'elles méritoient bien cette attention de la part de sa Hauteſſe. Je crois que ſi M. de T... avoit été dans ce moment auprès de ces Ambaſſadrices , il n'auroit pas mis le fait en conteſtation. Je ſuis perſuadé que le Grand Sei-



gneur savoit qu'elles y étoient; or il est très-vraisemblable qu'il ait eu la curiosité de les regarder, & il étoit bien le maître de s'arrêter un instant sous leurs fenêtres, *sans arrêter la marche, & sans manquer au salut des Janissaires.* [a]

Je conviendrais de l'absurdité que M. de T... relève au sujet des Janissaires de Milady, qui auroient sabré tout ce qu'ils auroient rencontré, & de l'offre d'apporter la tête du Ca-

---

(a) Sultan Mahmond alloit si lentement, qu'on eut dit qu'il s'arrêtoit à chaque pas, & il regardoit tous les étrangers qui se trouvoient sous ses yeux.

di qui n'avoit pas de pigeons  
à donner [ a ].

Ce mauvais conte ne peut  
être imputé qu'à l'Interprète  
de Milady qui a répété & écrit  
une exagération qu'elle auroit  
corrigée dans la suite. Mais  
M. de T... ajoute à cette oc-

---

( a ) Cependant il faut ajouter  
que les Janissaires par bravade s'ex-  
priment souvent de cette manière ,  
& disent même des choses plus fortes.  
Observons encore pour plus d'exac-  
titude , 1<sup>o</sup>. que cette parenthèse .  
( *Nos Janissaires* , au moindre de nos  
ordres , *auront fabriqué* . ) est ajoutée  
au texte par M. de T... ; 2<sup>o</sup>. que dans  
ce village près de Philipopoli , où un  
Janissaire offre d'apporter à Milady

tion qu'on ne sauroit compter sur le zèle des Janissaires qui nous sont attachés , ni même sur la vérité de leur témoignage. Il faut que M. de T... ait mal rencontré, lorsqu'il en a eus à son service ; car nous avons parmi les François plusieurs exemples des services

la tête du Cadi , ce n'est pas par défaut de pigeons , comme M. de T... le rapporte. Relisez la Lettre de Milady , pour vous en convaincre : c'est la XXVIII. p. 191. » Mon Janissaire vint gravement me trouver, dit-elle, & me demanda ce que je voulois qu'il lui fit; il ajouta même par politesse, que si je voulois il m'apporteroit sa tête. « Un Janissaire du nombre de ceux qui peu auparavant avoient massacré un

que les Janissaires nous ont rendus par leur zèle , par leur attachement , par leur bravoure , & dans l'occasion , par la vérité de leurs témoignages. Je ne puis m'empêcher de placer ici le nom d'*Hassan Pacha* , le fidèle Janissaire des Députés ou Chefs de la nation Française , qu'on élit tous les ans.

---

Pacha , n'auroit pas hésité de trancher la tête du Cadi d'un village de Bulgarie. M. de T... le compare au Mollak de Scutari. C'est comparer le plus petit Juge du Village , à un des membres du premier Parlement du Royaume. Ce Mollak de Scutari , pour avoir été maltraité , fut la cause de la mort des trois favoris de Sultan Mahmoud.

On a éprouvé qu'on pouvoit compter sur lui à tous égards, comme sur tant d'autres qu'il est inutile de citer.

Milady rapporte que de son tems les femmes donnoient des rendez-vous à leurs galans dans la boutique d'un Juif. Ces boutiques, dit M. de T..., sont très-mal disposées pour des intrigues galantes. Mais ne suffit-il pas qu'elles soient propres pour les rendez-vous dont il est question, & pour se parler ? Il n'y a pas, ajoute M. de T..., de petites maisons en Turquie. Il n'a pas vû les [ a ]

---

(a) C'étoient des petites maisons, en égard à l'usage qu'on en faisoit,  
Kiosks



Kiosques détruits à *Sudhabat* ;  
 il y a 35 ans, par les Rébelles ,  
 qui avoient pour chefs *Patro-  
 na & Moussou*. Il devroit sa-  
 voir aussi, qu'il y a des Turcs  
 libertins qui ont dans des mai-  
 sons de campagne des femmes  
 ou des esclaves qu'ils entre-  
 tiennent. Ce n'est pas la peine  
 de suivre M. de T... sur cet ar-  
 ticle. Il n'a vû, ni avec les  
 mêmes yeux, ni les mêmes  
 choses que *Milady* voyoit de  
 son tems à Constantinople. Il  
 ne pourroit croire que, sous le  
 règne d'*Amurat*, on ne voyoit

---

& il est de fait que la plupart des  
 Grands en Turquie qui sont mariés,  
 en ont.

*III. Partie.*

G

ni pipes , ni caffè à Constantinople , & que les Turcs buvoient du vin publiquement , & par ordre du Grand Seigneur,

Les réflexions de M. de T... sur la peste ne nous apprennent rien , & ne réfutent point l'opinion que Milady avoit de cette maladie qui ne seroit pas plus redoutable , comme elle ajoute , que certaines espèces de fièvres , si on la connoissoit mieux , & si par une suite d'épreuves on parvenoit à découvrir les remèdes les plus propres à en arrêter les progrès.

Lorsque Milady avance que

chaque maison , à la mort du propriétaire , appartient au Grand-Seigneur , elle veut parler de celle qu'elle décrit , qui avoit appartenu à un homme en place. Je croirois que le texte en cet endroit a été altéré par le Traducteur , puisque je trouve dans une autre Lettre :

» Il arrive très-souvent que  
 » les héritiers d'un Pacha à  
 » trois queues ne sont pas en  
 » état d'entretenir la maison  
 » qu'il leur a laissée, *II. Part,*  
 » pag. 141 , *Lett. XLIII.*

Milady ne croyoit donc pas,  
 comme M. de T... le prétend,  
 que toutes les maisons des par-

ticuliers, & même des gens en place, appartennoient à leur mort au Grand-Seigneur.

» Milady a trouvé les dan-  
 » ses Turques voluptueuses,  
 » les mouvemens languissans,  
 » les attitudes tendres ». Cela  
 est vrai, & ces danses sont cel-  
 les que de jeunes Greques &  
 des Françoises même bien  
 élevées, apprennent pour leur  
 amusement.

M. de T... trouve en gé-  
 néral les danses Turques si  
*horriblement indécentes*, qu'il  
*n'ose en entreprendre la descrip-*  
*tion.* Il a raison : il y en a dans  
 ce genre qui appartiennent à  
 ces Danseuses publiques qu'a-

ne maison honnête ne reçoit point. Mais pourquoi M. de T... veut-il , pour critiquer & contredire Milady sur toutes choses , & sur ce qu'elle dit au sujet des danses , nous faire croire qu'il n'a vû que celles dont il n'oseroit faire le tableau ? S'il étoit à Marseille , il y trouveroit des Dames ( a ) venues de Constantinople & de Smirne , qui lui feroient

---

( a ) Il y en a même une peut-être encore à Paris , venue de Constantinople , qui exécute les danses Turques avec une grace & une décence , dont M. de T... seroit vivement touché ; il est donc à portée de se défabuser sur ce point , & de reconnoître l'injustice de sa censure.



voir , pour la justification de  
Milady , des danses Turques  
qu'il pourroit décrire.

Un Juif, suivant Milady, est  
presque toujours *le Médecin &  
l'Interprète* d'un *Grand - Sei-  
gneur* , & non du *Grand - Sei-  
gneur* , comme M. de T... le  
rapporte. Il devoit, comme Mi-  
lady, distinguer l'un de l'autre ;  
mais il me paroît qu'il a lû  
très-rapidement ce qu'il a criti-  
qué ( a ). Avec un peu plus d'at-

---

( a ) M. de T... ajoute , que l'In-  
terprète du Grand-Seigneur devient  
*Pacha de Valachie & de Moldavie* :  
il devoit dire , *Vaivode* & non Pa-  
cha : car on dit *Mikaelvoda* en par-  
lant du Prince Michel , & non Mi-

tention, il auroit reconnu que Milady parle si bien des Juifs, qu'elle n'a pû se méprendre sur ce qui les regarde. Ils étoient du tems de Milady, comme aujourd'hui, les Agens principaux des gens en place. Lisez dans les notes intéressantes & instructives du Prince Cantimir l'histoire du fameux Kupriogli, qui ayant une fête à donner, & n'étant pas riche, a recours à un Juif qui lui fournit l'argent dont il a besoin.

---

*kael Pacha.* Un Critique qui a trouvé tant de choses fausses ou défigurées dans les Lettres de Milady, ne devoit pas laisser échapper de pareilles fautes.

J'en m'arrêterai pas à des observations ou des décisions de M. de T... , toujours trop tranchantes, qui sont de pures chicanes, ou des critiques de rigueur, comme ces incendiés qui n'ont point d'escalier à descendre, c'est-à-dire, un long escalier; car la plupart des maisons Turques n'ont qu'un étage, & quoique M. de T... parle de ceux qui sont logés au second, je ne crois pas qu'il ait beaucoup vu de ces derniers.

Les roses & les fleurs du 4 Janvier n'étonneront pas ceux

qui ont passé, comme nous, des  
hyvers très-doux & très-froids  
à Constantinople, ainsi qu'en  
Provence.

Le Traducteur de *Milady* a  
écrit que les Fauxbourgs de  
Pera, de Tophana, & de Ga-  
lata, ne sont habités que par  
des *Chrétiens François*, & non  
par des *Frans*, comme M. de  
T... le répète : plus l'absurdité  
est grande, plus la faute du  
Traducteur est visible. On ne  
critique pas un bon ouvrage,  
parce que l'Imprimeur aura ou-  
blié de mettre un *Errata* à la  
fin. Ainsi, lorsque *Milady*  
prend une *galère* pour traver-  
ser le port, lisez *galiole* ; car  
c'est ainsi qu'on peut appeller

les bateaux à six ou sept paires de rames, dont les Ambassadeurs se servent. M. de T... reprend Milady de n'avoir pas dit un bateau, & ajoute ce que tout le monde sait, sans avoir été en Turquie ; *qu'il n'est pas dans les usages des Turcs, que la Marine du Grand-Seigneur soit aux ordres des particuliers*, p. 70. Si M. de T... avoit pu mesurer le grand-Sérail de Constantinople, je suis persuadé qu'il en auroit la même opinion que Milady, qui n'auroit pas crû faire sa cour à un grand Roi, en assurant que le Palais qu'il habite est le plus vaste qu'il y ait au monde.



» Milady admire la loi Tur-  
 » que , parce qu'elle ordonne  
 » que les *faux témoins soient*  
 » *marqués au front d'un fer*  
 » *chaud.* Cependant aucune  
 » loi Turque n'a jamais défi-  
 » guré personne. On promène  
 » les faux témoins sur un âne  
 » le visage vers la croupe , &c.

M. de T... nie sans doute  
 la loi dont parle Milady , par-  
 ce qu'il n'a vu aucun faux té-  
 moin marqué d'un fer chaud ;  
 je voudrois lui demander s'il  
 a vu aussi à Constantinople de  
 son tems ceux qu'on promène  
 sur un âne ? Tout ce que je  
 puis dire , c'est que j'ai enten-  
 du parler de la peine que la  
 loi Turque, citée par Milady ,

prononce contre les faux témoins ; mais pour peu qu'on connoisse la justice Turque , on fait l'usage toléré qu'on y fait des témoins qu'on emploie pour ou contre ( a ).

Milady essuya bien des difficultés pour voir la Mosquée de Sainte Sophie. M. de T... ,

---

( a ) *Duloir* avoit parlé de cette Loi avant Milady ; » On put nit , dit-il , ceux qui intentent » procès sur un fait manifestement » injuste , & les faux témoins y sont » châtiés si rigoureusement , que » ceux pour lesquels on a quelque » indulgence la première fois dans » les affaires peu importantes , sont » néanmoins marqués ignominieusement au front , p. 81.

pour ne pas relever cet article, auroit pû apprendre à Constantinople que les mosaïques de Sainte Sophie que j'ai vu détruire, donnoient lieu aux Chrétiens qui y entroient, de faire des actes de dévotion qui scandalisoient les Musulmans. Aussi on ne leur permettoit pas l'entrée aussi aisément qu'on l'accorde aujourd'hui. Je me souviens même que ce ne fût pas sans quelques sollicitations, que M. Delaria obtint cette permission pour le fils de M. le Marquis de Villeneuve que j'accompagnai, en 1739, lorsque la Porte n'avoit rien à refuser à cet Ambassadeur. Ce n'est pas sans négociation, sans argent, ou

sans risque , qu'un Erranger voit à Constantinople ce qui n'est permis qu'aux Turcs. On peut consulter là-dessus M. de la Condamine ( *a* ) , que je voudrois être à portée de citer pour des témoignages plus dignes de porter son nom.

» Je ne puis , dit Milady ,  
 suivant M. de T... , » que  
 » donner des éloges à l'humana-  
 » nité des Turcs pour les Es-

---

( *a* ) Il faut lire aussi dans la Relation de Grelot , ce qu'il lui en coûta pour dessiner l'intérieur de Sainte Sophie , & la peur qu'il eut , lorsqu'il crut être surpris , p. 135 & 140. Edit. de 1680.

» claves , qu'ils ne maltrai-  
» tent jamais.

Voici le passage en entier,  
Lettre XLI. II. Part. p. 114.

» Vous attendez de moi  
» quelques particularités sur  
» les Esclaves; mais je ne vous  
» ferai point, suivant l'usage  
» des Chrétiens , un horrible  
» tableau de leur situation.  
» Je ne suis pas Turque, mais  
» je ne puis m'empêcher d'ap-  
» plaudir à l'humanité avec la-  
» quelle on traite ici ces pau-  
» vres Esclaves. On ne les  
» frappe jamais, & leur escla-  
» vage n'est pas, selon moi,  
» plus gênant que la servitude  
» ne l'est dans d'autres pays.



**M. de T...** réfute en deux mots tout cet article , en assurant qu'il y a des maîtres cruels , qui pour la moindre faute *assomment leurs Esclaves.* Je le suppose , mais sa conclusion détruit-elle la proposition de *Milady* , suivant laquelle les Turcs sont les maîtres les plus humains à l'égard des Esclaves ?

Pour les voir traiter inhumainement , & avec une barbarie qui fait frémir , il faut lire dans l'Histoire des Lacédémoniens les cruautés qu'ils exerçoient sur les Ilotes.

Il faut pouvoir être témoin , sans détourner les yeux , de la rigueur avec laquelle nos Co-

lons de l'Amérique sont forcés de traiter les Nègres esclaves.

Mais que l'esclavage est différent chez les Turcs ! » La  
 » paresse naturelle des Mingreliens, dit Chardin, force les Maîtres à user de  
 » violence pour les faire travailler ; mais en général ces  
 » Esclaves n'en sont pas moins bien traitées. Je conçois même que le sort des paresseuses & belles Mingreliennes est  
 » très-heureux, puisque la plupart sont renfermées dans  
 » de magnifiques maisons où elles sont bien soignées ,  
 » sans avoir rien à faire.

Y a-t-il un peuple qui traite les esclaves avec plus d'humanité que les Turcs ? La fille achetée devient la femme de son maître (a) ; le jeune homme devient le fils de la maison ; il succède avec le consentement du maître , il a sa portion de l'héritage. En Egypte l'Esclave devient Bey , ou l'un des Gouverneurs du pays , par préférence aux Egyptiens ; la plupart mols , efféminés , n'ayant pour eux que la bonté du climat , & nul talent , aucunes vertus en partage.

---

(a) Le Sultan lui-même , est toujours le fils d'une Esclave , ainsi que le *Tiriaki* le dit à Amurat IV.

Les Turcs , dit le Prince Cantimir, croyent que lorsque le Patriarche Joseph étoit en Egypte , il demanda à Dieu que cette nation fût toujours soumise à des Esclaves.

» Mais indépendamment de  
 » cette opinion, c'étoit, ajoute M. Deguignes , » la coutume parmi les Turcs d'Asie , comme ce l'est encore  
 » chez ceux qui sont établis  
 » à Constantinople , que des  
 » hommes tirés de l'esclavage , ou nés parmi la population , parvinssent aux plus  
 » grandes charges de l'Etat.  
 » Ces peuples que nous regardons comme grossiers , ne  
 » recherchoient que le mérit-

» te & les talens , & non la  
 » noblesse des ancêtres.

On peut donc assurer qu'une nation qui pense ainsi sur les Esclaves , n'est pas capable de les maltraiter. Je suis persuadé que M. de T... dans son ouvrage sur le Gouvernement & les mœurs des Turcs , ne jugera pas de celles de toute la nation , par la barbarie de quelques particuliers. Il pourra sur ce chapitre consulter l'Auteur de *l'Esprit des Loix* , qui lui dira , (*Livre 15 ch. 1.*) que » dans les pays » despotiques où l'on est déjà » sous l'esclavage politique , » l'esclavage civil doit être » plus tolérable qu'ailleurs.



» Chacun y doit être assez  
 » content d'y avoir la subsif-  
 » tance & la vie; ainsi la con-  
 » dition de l'Esclave n'y est  
 » guères plus à charge que la  
 » condition du sujet,

Je puis ajouter encore ici un  
 témoignage respectable que je  
 recois dans le moment. C'est  
 celui d'un Ambassadeur que je  
 ne dois pas nommer sans son  
 aveu , qui réside depuis plu-  
 sieurs années auprès du Grand-  
 Seigneur, & qui n'ayant pas vu,  
 non plus que vous, Monsieur,  
 le règne de Sultan Achmet, ne  
 justifie pas moins les relations  
 de Milady Montague. Je l'a-  
 vois prié de me dire son opi-  
 nion sur cet ouvrage, & sur la

[166]

critique ; je vais copier fidèlement ce qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire à ce sujet.

*A Constantinople , le 13 Avril  
1767.*

„ Je suis fâché que M. de  
„ T... ait attaqué avec aigreur  
„ les *Lettres de Milady Mon-*  
„ *tague*. Il peut y avoir des er-  
„ reurs dans cet ouvrage ; mais  
„ il est possible qu'elles ne nous  
„ paroissent telles , que parce  
„ que nous ne saisissons pas le  
„ changement qui peut s'être  
„ fait dans les mœurs. D'ail-  
„ leurs ces erreurs ne sont pas  
„ assez importantes , pour pren-  
„ dre sur soi d'en désabuser le  
„ Public. Il n'est pas honnête  
„ d'insulter les vivans , & il y

„ a une sorte de bassesse à atta-  
 „ quer les morts,

„ Il est faux au reste que les  
 „ Turcs traitent leurs Esclaves  
 „ avec inhumanité. Sans doute  
 „ ils répriment & ils châtient  
 „ ceux qui sont déterminément  
 „ de mauvais sujets ; mais lors-  
 „ qu'ils ont de la conduite , &  
 „ qu'ils se portent au bien , ils  
 „ les traitent avec bonté , ils les  
 „ avancent ; il n'est pas même  
 „ rare qu'ils en fassent leurs  
 „ gendres. Aly Aga qui avoit  
 „ tout pouvoir sous le fameux  
 „ Visiriat de Raghîb Pacha ,  
 „ avoit été l'esclave de ce Visir ,  
 „ qui après l'avoir affranchi ,  
 „ l'avoit fait son Capi-Kiaya ,  
 „ Combien d'autres exemples

„ pareils ne pourrois - je pas  
 „ vous rapporter ? Les Géor-  
 „ giens & les Circassiens par-  
 „ viennent aux grandes char-  
 „ ges , même aux trois Queues.  
 „ Ils ne viennent cependant en  
 „ Turquie , ou plutôt ils n'y  
 „ sont amenés, que pour être li-  
 „ vrés à l'esclavage. Si l'ou-  
 „ vrage que M. de T... veut  
 „ donner sur les Turcs , est rem-  
 „ pli d'observations aussi exac-  
 „ tes , la critique pourra bien  
 „ lui rendre ce qu'il a prêté à  
 „ Milady Montague , &c.

J'ai réservé pour le dernier  
 article celui du village de Bel-  
 grade , parce que c'est ici que  
 M. de T. . . paroît vouloir con-  
 vaincre Milady Montague d'a-  
 voir

voir fait un château de fées ,  
 un lieu enchanté, de quelques  
 cabanes semées sur une plaine  
 de *sable aride* ; d'avoir *trans-*  
*formé des Payfanes, couvertes de*  
*haillons* , en Nymphes aimables  
 & brillantes , comme fit San-  
 cho Pança pour tromper son  
 maître ; d'avoir vû la mer dans  
 un endroit entouré de monta-  
 gnes ; enfin de nous donner ses  
 rêves pour des vérités. L'accu-  
 sation est grave , & mérite d'être examinée.

Qui nous eut dit, Monsieur,  
 qu'un François, qui a passé dix  
 ans à Constantinople , dégra-  
 deroit ainsi ce bel endroit où  
 nous allions chercher des ro-  
 signols , toutes les fleurs du  
**III. Partie.** H



printems , les ombrages les plus touffus & les plus agréables , les ruisseaux & les fontaines , les prairies vertes & fleuries , la plus aimable compagnie , & toutes les beautés de la nature champêtre ?

Auriez-vous cru qu'on appelleroit un desert aride & triste , ce séjour si fréquenté , malgré la fièvre qui empoisonnoit quelquefois nos plaisirs dans l'arrière-saison , cette retraite que nous avons aimée & célébrée à l'envi , comme Chaulieu chantoit Fontenay & Anet , comme Horace a parlé de Tibur & de la campagne voisine , où il se plaisoit si fort ? Nous avons re-

En nous-mêmes la description de Milady avec un plaisir qui nous a mieux fait sentir ceux que nous avions goûtés ensemble. Nous sommes obligés d'avouer, autant par reconnoissance que pour rendre hommage à la vérité, que, si nous avons admiré les beautés de l'art dans les Maisons Royales autour de Paris, nous avons toujours regretté les beautés naturelles de Belgrade; nous nous en souviendrons jusqu'au dernier moment, comme ce jeune Guerrier que Virgile fait mourir, en donnant son dernier soupir à Argos, sa chere patrie [ a ].

---

( a ) *Dulces moriens reminiscitur Argos.*

Rien n'est plus exact que la description de Milady. Sa maison étoit à quatre pas de la fontaine où on s'assemble encore, & de cette belle prairie entourée d'arbres touffus, où on forme ces danses légères que j'ai décrites dans un Ouvrage qui verra bientôt le jour. Qu'un Etranger y arrive le soir, il sera frappé de ce spectacle : il croira voir un séjour enchanté, habité, comme dit Milady, par les plus riches familles de Pera & de Galata, & par les Ministres Etrangers.

Le goût de Milady Montague pour le village de Belgrade, a été justifié par les autres Ambassadeurs d'Angleterre qui lui ont succédé. M. Sta-

nyam y rassembloit les fêtes & les plaisirs ; M. le Chevalier Fauckner ne s'y est pas moins distingué. C'est à lui que nous devons la découverte de ce Bosquet , si difficile à trouver dans la forêt, qu'il appelloit celui du *Dieu du rendez-vous*. Aussi rappelez-vous qu'on avoit dit agréablement à ce sujet :

J'allois rêvant dans ce lieu solitaire ,  
 Conter aux bois mon amoureux souci ;  
 Quand le Dieu, que l'on y révere ,  
 Parût , & me dit en colere :  
*On ne vient jamais seul ici.*

Je vous rappelle , & il faut encore en avoir l'obligation à M. de T... , les beaux jours que nous avons passés à Belgrade avec Mylord Gramby,  
 H iij

[ 174 ]

avec M. le Baron Hopken & M. Carlsron, Envoyés de Suède, M. Langier, Médecin de l'Impératrice Reine de Hongrie, nos amis Puzos, Berthier, &c. M. le Comte de Castellane & M. le Comte Désalleurs, Ambassadeurs de France, préféreroient le *sable aride* de Belgrade, aux plus beaux endroits qui sont sur le canal de la Mer noire.

M. de T... ne l'a pas connu sans doute, car s'il avoit voulu vérifier la description de Milady, il auroit trouvé la maison de cette Ambassadrice, son verger, les prairies dont elle parle; & en montant de ce même côté jusqu'à ce Kios-



que qu'on appelloit *la vigne de Lucaki*, il auroit vû, comme Milady & nous, la Mer noire.

S'il s'étoit donné lui-même la peine de bien voir ou de bien examiner les lieux, il n'auroit pastranché sans doute aussi légèrement qu'il a fait sur les Lettres Angloises. Il n'auroit pas dit en finissant :

» Voilà une foible partie  
» des erreurs, dont ce Livre  
» est rempli. Tout ce qu'il con-  
» tient est faux & défiguré [a].

---

(a) Exemple. Lettre XXXIX. Au repas donné par la Sultane Hafiten, les lames des couteaux étoient d'or. Le luxe qui me choqua le plus, fut la nape & les serviettes de gaze brodée,

» Il y a bien de la hardiesse à  
 » publier de tels Romans ,  
 » sous le titre de vérités dont  
 » on a été témoin oculaire.  
 » Ces especes d'ouvrages sont  
 » d'autant plus dangereux, que  
 » le voile de la bonne foi dont

---

&c. ; sur quoi M. de T... remarque,  
 qu'il n'y a sur les tables des Turcs  
*ni napes, ni couteaux.* Il a donc oublié  
 que, dans les repas Turcs , on étend  
 sur les genoux des convives une pié-  
 ce de toile de cotton , que cette nape  
 est arrangée sur les bords de la table,  
 qui est toujours ronde, & qu'elle cou-  
 vre le pain & les cuillieres. En s'af-  
 fessant , chaque convive prend sur  
 ses genoux la partie de cette nape  
 qui est vis-à-vis de lui , & on lui

» l'Auteur se pare , peut être  
 » de la plus grande consé-  
 » quence, non-seulement pour  
 » des Voyageurs qui pren-  
 » droient de tels guides , mais  
 » pour un Historien , qui ne  
 » pouvant se transporter sur  
 » les lieux , seroit obligé de  
 » s'en rapporter à de tels Mé-  
 » moires.

---

donne encore une petite serviette.  
 Dans les repas de cérémonie , on  
 étale des napes brodées. On a vendu  
 à Sultan Mahmoud plusieurs cou-  
 teaux à lame d'or : c'étoit sans doute  
 pour s'en servir , & Milady n'avoit  
 pas besoin de prêter à la Sultane des  
 couteaux d'or & des napes de gaze ,  
 pour embellir la description qu'elle  
 fait.

Il n'y auroit rien à répliquer à M. de T... , s'il invectivoit avec autant de chaleur contre Paul Lucas & ses semblables. Son zèle pour la vérité est assurément très-louable ; mais dans cette occasion on peut dire que ce beau zèle l'a emporté , même au-delà des bornes que la critique doit se prescrire.

On peut , sans diminuer le mérite des Voyageurs qui nous ont précédés , ajouter à leurs remarques , ou rectifier celles qu'ils ont faites. M. de T... m'en fournira lui-même un exemple , sans sortir de la Turquie. Sa critique des Lettres Angloises a dû paroître d'au-

[179]

tant plus imposante , qu'il  
avoit déjà relevé très à pro-  
pos ( a ) une erreur de l'Ency-  
clopédie au sujet du Croissant,  
& des prétendues armoiries  
des Turcs.

Il n'est pas étonnant que  
les Princes Musulmans aient  
adopté le Croissant , les Poë-  
tes ayant appelé les Etats du  
Grand-Seigneur l'Empire du  
Croissant, comme ils désignent  
la France par l'Empire des lys;  
mais c'est un très-grand abus  
qu'en conséquence on a donné  
des armoiries aux Turcs qui

Discus-  
sion sur le  
Croissant  
des Turcs.

---

( a ) Journal Encyclopéd. Août  
1764, p. 114.

H vj



n'en eurent jamais , qui n'estiment point du tout les hommes par leur noblesse , mais par leurs talens personnels , ou par les places qu'ils occupent ( a ) , & qui ne font graver que leur nom sur leurs cachets. L'Ordre des Chevaliers Turcs du Croissant est encore plus ridicule , ainsi que M. de T... l'a observé. Mais comme il ne parle lui-même qu'imparfaitement du Croissant , puisqu'il n'en ex-

---

( a ) Ainsi Milady Montague , ou son Traducteur , ne devoit pas dire , *un homme de qualité parmi les Turcs.* On ne connoissoit de son tems que la famille de Kispriogli , qui eut cette distinction.

plique pas l'origine , je crois devoir suppléer à ce qu'il n'a pas pris la peine d'approfondir , pour ne laisser rien à désirer sur un sujet qui devient intéressant , dès qu'il peut piquer la curiosité de ceux qui veulent s'instruire.

Le Savant Tournefort dit que les Turcs n'ont fait qu'adopter le Croissant , parce qu'ils l'ont trouvé en plusieurs endroits de Constantinople , ou de l'ancienne Byzance. Cette ville , dit-il , s'étoit mise sous la protection d'Hécate , lorsqu'assiégée par Philippe de Macédoine , elle découvroit à la faveur du lever de la lune

les travaux des assiégeans qui avoient miné une partie de ses remparts, & elle portoit sur ses médailles le symbole de la Déesse.

M. de Tournefort n'a pas remarqué sans doute, que les Turcs avoient déjà arboré le Croissant en Asie avant leur passage en Europe en 1356.

Les Turcs ne placent le Croissant que sur leurs Mosquées ; ils mettent des boules dorées, ou des flèches au haut de leurs Kiosques, ou des pavillons du Grand-Seigneur. Il est vraisemblable que ce peuple conquérant, en s'emparant des

Eglises des Chrétiens, a mis à la place du signe évident de notre Religion qu'ils vouloient détruire (a), celui qui caractérisoit le mieux celle des Musulmans. En conséquence ils devoient choisir & manifester le Croissant, non comme le signe de leur année lunaire, ainsi que M. de T... le donne à entendre, mais comme le fi-

---

(a) Les Mahométans, par allusion aux Croisades, appelloient les Chrétiens *les gens de la Croix*, & en parlant dans leurs histoires des conquêtes de leurs Princes sur les Chrétiens, ils disent qu'ils ont exterminé de leur pays les Cloches & les Croix. *Nacous V. Salib. Bib. Or. de d'Herb. p. 747.*

gnal connu & révére de leurs fêtes principales, de leurs cérémonies religieuses, en un mot de leurs plus grandes solennités.

Observons d'abord que la lune a toujours été l'astre favori des Orientaux. Le Patriarche Joseph est appelé, pour sa beauté, dans les Romans Arabes, Turcs & Persans (a), *la lune de Chanaan, la beauté la plus parfaite qui eut paru sur l'horison de la Judée*. Ebn Dillan de Mésopotamie, appel-

---

(a) *Voy. d'Herb.* p. 248, 496, 298.



loit la lune *la mere de la vie*,  
&c. (a)

En second lieu , le Mahomé-  
tisme formé en Orient du mé-  
lange fourni par les Juifs & les  
Grecs , qui fait tout le fond  
de l'Alcoran , a adopté néces-  
sairement les coutumes & les  
pratiques religieuses du pays  
où il a pris naissance. Ainsi les

---

(a) Le Palmier étoit chez les Eryp-  
tiens le symbole de l'année , parce  
qu'ils attribuoient à cet arbre la pro-  
priété exclusive de pousser une bran-  
che à chaque lune , & de se diviser  
en douze rameaux , comme l'année  
est divisée en douze mois. *Journ.*  
*Etr. Août 1760. p. 136.*

Mahométans , comptant leur année par lunes , comme les Juifs , & commençant leur jour le soir , pour le terminer au soir suivant , ont dû célébrer , comme les Grecs & les Juifs , la Néoménie , ou la fête de la lune nouvelle.

» **PRENEZ**, dit le Prophete David , dans le beau Pseaume ou Cantique 81 , où il invite le peuple à se réjouir & à célébrer le Dieu de Jacob , en nous apprenant que la trompète & les instrumens de musique annonçoient aux Juifs toutes les nouvelles lunes , & les autres fêtes : » prenez , dit-il , les » cimbales , les harpes , & la

» lyre ; sonnez de la trompète  
 » qui annonce la Néoménie  
 » & le grand jour de vos so-  
 » lemnités : car tel est la Loi  
 » établie en Israël , & c'est ce  
 » que le Dieu de Jacob vous  
 » ordonne ». ( a )

On se préparoit à la Néomé-  
 nie par des jeûnes que les  
 Mahométans ont adoptés avec  
 notre Carême. Chez eux la dé-  
 couverte de la lune nouvelle,  
 qui pour le Ramazan est attes-

---

( a ) Sumite psal'mum , & date  
 tympanum , psalterium jucundum ,  
 cum cythara. Buccinate in *neomé-  
 nis* tubâ , in insigni die solemnitatis  
 vestrae. Quia præceptum in Israel est,  
 & judicium Dei Jacob.

tée par des témoins (a) devant le Juge, est l'époque de ce grand jeûne, pendant lequel on passe tristement le jour ; & à mesure que le soir arrive, les Mosquées sont illuminées, on va à la prière, & on emploie la nuit en festins & en

---

(a) Quoique les Turcs, dit le Prince Cantimir, soient en état de calculer assez juste le jour, & même la minute de chaque nouvelle lune, au moyen de leurs Ephémérides, ils ne commencent jamais leur Ramazan ou Bayram, que quelqu'un n'ait attesté qu'il a vû la nouvelle lune. On envoie tous les ans vers ce tems-là, par ordre du Sultan, des gens exprès à une haute montagne vers la Mer noire, afin d'observer le moment de l'apparition de la nouvelle lune. Dès qu'ils

divertissemens. Suivant les dévots Musulmans , la nuit est le tems le plus propre à la priere ; il y en a même qui font vœu de passer des nuits entières dans les Mosquées (a).

La Néoménie ou l'apparition du Croissant, est donc une véritable fête pour eux , puisqu'après un jour passé dans la tristesse & le jeûne le plus ri-

---

l'ont apperçue , trois d'entre eux se détachent & courent chez l'Istambol Effendy , ou Juge de Constantinople : l'un déclare qu'il a vu la lune , & les deux autres l'attestent. On proclame en conséquence le Ramazan ou Bayram. *Préf. de l'hist. du P. Cantimir p. 34.*

(a) Grelot , Voyage de Constantinople , pag. 290.



goureux , le lever de la lune pendant le Ramazan annonce (a) les illuminations , les repas & les divertissemens. Elle annonce aussi la fête du grand & du petit Bayram au son des trompètes guerrieres , & au bruit du canon. Le Croissant a donc toujours été pour les Musulmans un signe sacré de réjouissance & de religion.

Cela est si vrai , que le savant Auteur de l'Histoire des Huns remarque , que Tugasch Schah , Sultan de Karizme & de Khorasan , qui étoit grand Théologien , & en même-tems grand

---

( a ) Hist. de l'Emp. Ott. de Riccaud , chap. 24 , p. 512. id. chap. 23 , p. 504.

Guerrier , lorsqu'il étoit à la tête de ses troupes, faisoit mettre un Croissant sur le haut de ses pavillons (a).

---

(a) Tagasch ou Tacash mourut l'an 1200 , le 597 de l'Hégire. Deux grands Poëtes qui ont célébré ce Prince , comme un autre Alexandre , s'adressent au Ciel qui leur répond: » VOICI celui que vous cherchez . C'est Tacash qui portera au » plus haut point la gloire de la Religion, & de l'Etat des Musulmans. » Il a conquis les deux Iraques , & le » Khorasan. Le Croissant qui est arboré sur le haut de ses pavillons , » a déjà reçu l'hommage des plus » grands Princes de la terre , & le » tranchant de son épée a plus soumis » de peuples que Salomon , ce Monarque universel , n'avoit de sujets »,

*Bib. Or. de d'Herb. p. 857.*

[ 192 ]

Le Croissant , comme on peut l'observer en Turquie , doit être placé sur la pointe des Minarets, d'où les Imans appellent le peuple , annoncent le soir , les jours du Ramazan , l'heure de la priere , & le lever de la lune. Il peut être mis également sur le haut du dôme de la Mosquée , comme le signe extérieur de la Religion des Musulmans.

Je suis , &c.

*A Marseille, le 10 Décembre  
1767.*



n  
,  
te  
p-  
nt  
a,  
er  
a-  
le  
ne  
es

re